

LA CONDITION FEMININE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE RENE MARAN

LA CONDITION FEMININE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE RENE MARAN

par

Anne Brown, B.A. (Université du Nouveau-Brunswick)

Thèse présentée

à la Faculty of Graduate Studies

en vue d'obtenir le grade de

Master of Arts

McMaster University

Août. 1976

MASTER OF ARTS (1976)
(Romance Languages)

MCMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario.

TITLE: La condition féminine dans l'oeuvre romanesque de René Maran

AUTHOR: Anne Brown, B.A. (Université du Nouveau-Brunswick)

SUPERVISOR: Professeur Gary Warner

NUMBER OF PAGES: iv, 111

SCOPE AND CONTENTS: Une analyse féministe de deux romans de René Maran, destinée à mettre en lumière l'utilisation de mythes mysogynes qui abondent dans la société aussi bien que dans l'Art.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre très vive reconnaissance à Monsieur le professeur G. Warner pour son introduction stimulante aux études africaines, comme pour sa direction encourageante de cette thèse. Nous voudrions remercier en plus les professeurs Everett Knight et Charles Jose dont les suggestions nous ont beaucoup aidé. Nous dédions cette thèse à toutes "femmes indignes" qui ont courageusement choisi de lutter. En particulier, Lynne "l'évergondée", Marie-Alice la "tuff", Danielle la "guidoune", Leslie la "perdue" et un merci spécial pour la "faiseuse d'anges".

T A B L E D E S M A T I E R E S

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I -- LA "FEMME COLONISEE"	19
CHAPITRE II - LA "FEMME MORCELEE"	44
CONCLUSION	102
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	107

INTRODUCTION

Dans cette étude, nous nous proposons d'analyser, à travers l'examen de deux romans de René Maran, comment le psyché masculin perçoit et perpétue les réalités oppressives de la condition féminine. Le premier chapitre abordera le problème de la "femme colonisée" d'après Batouala; le deuxième chapitre traitera du problème de la "femme morcelée", celle que Maran codifie si bien dans Un homme pareil aux autres.

L'auteur de ces deux romans est de race noire, mais, dans ses écrits, nous découvrons qu'il opère sous l'emprise de "l'âme blanche". Comme explication de cet énoncé, précisons que Maran fut éduqué d'après la tradition et la culture françaises, disons blanches et à l'époque impérialistes. Ce fait n'est pas sans importance en ce qui concerne sa perception de la "femme noire" et de la "femme blanche", toutes les deux étant stéréotypées à partir d'un système de valeurs imposé par la culture occidentale, en l'occurrence capitaliste et impérialiste. Les valeurs perpétuées par celle-ci, afin d'assurer leur pouvoir et leur ordre établi, résultent avant tout dans la perpétuation de l'éthique patriarcale, et d'une idéologie à la fois raciste et sexiste.

Tout comme le journal "Eve" auquel il fait allusion dans la préface de Batouala, Maran se préoccupe de la question typiquement raciste, à savoir si "... une blanche

pouvait épouser un nègre,"¹ Cette question nous révèle la base de l'idéologie raciste, qui relègue l'homme noir à un statut inférieur auprès de l'homme blanc et qui congédie la "femme noire" à un niveau inférieur vis-à-vis la "femme blanche". Maran, étant lui-même victime de l'idéologie impérialiste, se montre paternaliste et sexiste vis-à-vis la "femme noire" et la "femme blanche" dans ces deux romans. L'auteur, à travers les paroles d'un de ses héros, nous précise que les "femmes blanches", jadis hissées sur un piédestal par les hommes blancs colonisateurs, sont devenues comme les femmes noires,

Aussi faciles que les femmes noires, mais plus hypocrites et plus vénales, elles abondaient en vices que ces dernières avaient jusqu'alors ignorés.²

La "femme noire" et la "femme blanche" sont toutes les deux perçues comme étant hypocrites, vénales, vicieuses et avant tout dangereuses.

Il est intéressant de noter que, dans sa préface, Maran nous dit avoir une conscience objective qui ne cherche ni à expliquer ni à s'indigner mais tout simplement à constater. D'autres ont déjà démontré que Maran fut autre chose qu'objectif en dépeignant la race noire. Nous faisons la même constatation en ce qui concerne sa perception de la

¹ René Maran, Batouala, (Albin Michel, Paris) 1938, p.12.

² Ibid., p.99

"femme". Un écrivain "lucide" ne peut pas se permettre de nier le fait que ses écrits ne se forment pas et avant tout n'opèrent pas dans un néant. Les écrits de Maran ne sont qu'un reflet des conditions matérielles historiques qui nous offrent aucune critique réelle de la condition féminine perpétuée par ces conditions oppressives. C'est pourquoi notre énoncé de base sera que Maran, en tant qu'homme, donc bénéficiaire des avantages provenant d'un système patriarcal universel, ne peut pas être objectif dans sa perception de la "femme".

Avant d'aborder une analyse de la condition de la "femme" chez Maran, nous présenterons une étude assez brève du système patriarcal, afin de montrer que Maran ne cherche même pas à mettre en question les présupposés de base des mythes qui perpétuent la condition, toujours présente, de l'oppression féminine. Nous devons préciser que ce fait ne présente en lui-même rien d'extraordinaire, puisque très peu d'écrivains, hommes ou femmes, ont examiné leurs propres attitudes et endossé leurs responsabilités en ce qui concerne la destruction des mythes qui entourent et maintiennent la condition féminine, telle qu'on la connaît. Chez la "femme" ceci peut se comprendre à partir du processus de "consentement" terme qui ne peut être expliqué que par le concept de la "colonisation intérieure".

Déjà, Aristote observait que le seul esclave sur lequel un plébéien pouvait affirmer ses droits était sa femme. C'est peut-être pour cette même raison qu'aujourd'hui l'homme se refuse à repenser le fondement d'une vision masculine de l'univers. On essayera d'abord de proposer une interprétation du système de pouvoir patriarcal, et ensuite de préciser ce que cela signifie d'être femme dans un système patriarcal particulier.

La culture de nos civilisations modernes est une culture d'élite, de l'élite qui exerce le pouvoir. C'est avant tout une culture minoritaire qui sépare l'élite de la masse. Par ce fait même, le peuple est aliéné puisqu'il participe à une culture qui va à l'encontre de son bien et de ses intérêts et en subit les conséquences. En revanche, toute culture d'élite contribue au renforcement de son propre pouvoir. Nous découvrons ainsi que "culture d'élite et exploitation sont synonymes".³ Il est important de noter que la "femme" n'a pas de culture propre puisqu'elle subit l'influence d'une culture où le pouvoir est toujours aux mains des hommes. Il suit qu'elle est forcément doublement aliénée.

3

Groupe de femmes: Libération des femmes, (Maspero, Paris), 1974, p.73

Quelle est donc la différence entre les peuples dominés, eux aussi aliénés, et la "femme aliénée" qui fait également partie des peuples dominés? De toute évidence, la première différence découle du fait que les deux sexes vivent ensemble, car "... il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de société uniquement féminine ou masculine."⁴ Le fait même que les hommes et les femmes vivent ensemble rend l'aliénation de la "femme" différente de celle des peuples opprimés. Puisque l'aliénation de la "femme", est moins visible et nécessairement plus subtile, on peut se permettre de dire qu'elle est intériorisée.

Max Weber définit cette condition comme étant le "Herrschaft", c'est-à-dire un rapport de domination et de subordination. L'un des éléments de l'ordre social qui échappe à l'étude et passe inaperçu, c'est le droit de naissance prioritaire grâce auquel le mâle domine la femelle. Ce contrôle s'exerce au moyen de l'autorité sociale et au moyen de la force économique, si bien que

ce contrôle sur les biens économiques, c'est-à-dire le pouvoir économique, est une conséquence souvent voulue de la domination, ainsi qu'un de ses instruments les plus importants.⁵

En ce qui concerne la femme, Kate Millet apporte une précision

4

Ibid., p.73.

5

Max Weber, tiré de la traduction de Max Rheinstein et Edward Shil, Max Weber on Law in Economy and Society, (Simon and Schuster, New York), 1967, pp. 323-24.

à cette définition du "Herrschaft" en la qualifiant de "colonisation intérieure".

Pour comprendre comment fonctionne cette "colonisation intérieure", examinons ce que Frantz Fanon exprime dans son analyse du système colonial. Pour lui la décolonisation est

... la rencontre de deux forces congénitalement antagonistes qui tirent précisément leur originalité de cette sorte de substantification que secrète et qu'alimente la situation coloniale.⁶

Fanon continue son analyse tout en démontrant que

Leur première confrontation s'est déroulée sous le signe de la violence et leur cohabitation -- plus précisément l'exploitation du colonisé par le colon -- s'est poursuivie à grand renfort de baionnettes et de canons.⁷

Pour les besoins de notre étude, substituons au colonisé la femme et au colon les hommes. Définissons les "deux forces congénitalement antagonistes" comme étant l'inégalité entre les sexes et examinons de plus près l'allusion faite à la violence.

Nous savons que la violence est un des moyens choisis par les colonisateurs pour imposer leur pouvoir, pouvoir qui est nécessairement désiré par ceux qui en profitent le plus. C'est ainsi qu'Hannah Arendt dans son article, Speculations

⁶
Frantz Fanon, Les damnés de la terre, (Maspero, Paris) 1974, p.6

⁷
Ibid., p.14.

on Violence, a observé que le gouvernement se maintient au pouvoir, soit en imposant la violence, soit en obtenant le consentement de ses sujets. A partir de cette théorie de consentement, Millet est venue forger la théorie de la politique sexuelle. Ainsi le processus de cette "colonisation intérieure" serait déterminé à partir du niveau de consentement qui existe entre hommes et femmes, puisque dans la majorité des cas la répression du psyché féminin ne s'accomplit pas par des moyens ouvertement violents*. Il suit que cette forme de répression trouve son soutien dans une idéologie absorbée par les deux sexes dès leur naissance.

La politique sexuelle peut donc être définie comme étant l'état par lequel un sexe (masculin), ayant accès à tous les pouvoirs qu'il contrôle, domine par ce fait même le sexe soi-disant inférieur (féminin) et obtient ce "consentement" grâce au processus de la socialisation. Il va de soi que ce processus de la socialisation opère à travers la définition de ces pouvoirs et à travers les restrictions qui sont imposées sur ces pouvoirs par l'idéologie dominante de l'époque en question. Ajoutons que le règne de toute

REMARQUE: *Sauf dans le cas du viol qui est une mesure d'intimidation consciente par laquelle tous les hommes gardent toutes les femmes dans un état de crainte perpétuelle - voir Susan Brownmiller.

idéologie dure jusqu'au moment où les hommes se mettent à voir plus clairement tout ce qui, précédemment, allait sans dire. Plus ces présuppositions semblent vraies, par raison même de ne pas avoir été repensées, plus la domination physique et intellectuelle de l'idéologie en question est forte et plus la difficulté de changer les pratiques qui en ressortent sera forte.

Ainsi, dans la politique sexuelle qui est à la base même de tout système patriarcal et donc de tout système gouvernemental, il existe une présupposition qui n'est que rarement questionnée. Nous faisons référence ici à l'idéologie de la suprématie masculine. Celle-ci permet de propager l'imégalité sexuelle grâce à un climat social qui insiste sur la légitimité, la justice et la nécessité de l'existence de cette idéologie. C'est pourquoi Lorenne Clark est amenée à définir la politique comme étant "l'idéologie de la suprématie masculine qui est la méta-structure ou la super-structure conceptuelle que l'on suppose être à la base de la théorie politique."⁸

Elle ajoute que cette idéologie se tient pour naturelle et qu'elle perpétue:

8

Lorenne M.G. Clark, "Politics and Law", The Theory and practice of the ideology of male supremacy (non publié) p.2.

la dominance de ceux qui sont, soi-disant, naturellement plus forts, plus libres de contraintes imposées par la réalité biologique, plus agressifs, plus contemplatifs et plus rationnels.⁹

Elle conclut, avec raison, que la politique n'a pas su bien s'entendre avec le concept de la reproduction et existe même pour la camoufler.

Nous sommes d'accord avec l'interprétation de Lorene Clark, Shulamith Firestone, Kate Millet et bien d'autres féministes qui affirment qu'au coeur même de la politique on suppose que la fonction de la reproduction est dégradante. L'homme interprète cette fonction de la "genèse et de l'éducation des enfants..."¹⁰ comme étant un rôle inférieur et donc relégué à la femme. C'est en raison de ceci qu'elles nous apprennent que "l'idée de la politique et de sa théorie ressort de ce sentiment de futilité vis-à-vis la fonction de la reproduction."¹¹ Ceci revient à dire que dans l'évolution de la théorie et de la pratique politique on rejette le principe de la reproduction comme étant le principe central de l'organisation d'une société.

9
Ibid., p.5

10
Lorene M.G. Clark, "Politics and Law", The Theory and practice of the ideology of male supremacy (non publié) p.6

11
Ibid., p.6

La politique représente ainsi une tentative de forger une nouvelle méthode pour créer et soutenir les nouveaux liens sociaux et les nouvelles institutions en dehors du domaine de la reproduction. Pour ces raisons, il suit que

... à cause de cette supposition, la reproduction comme telle ne possède aucune importance pour l'homme dans la création d'une vie significative, qui est et qui réside au coeur même de la théorie politique dont tout pouvoir découle et sans laquelle il n'aurait pas besoin de la politique telle qu'on la connaît. ¹²

La reproduction s'accomplit donc en dehors de la sphère politique, puisque par définition elle est mise à part et elle est "... affirmée n'avoir aucune signification politique." ¹³ C'est en raison de ceci qu'universellement la reproduction est reléguée au niveau d'une activité privée. Ce fait doit être souligné puisque le travail et le statut de la "femme" et de ses enfants ne sont protégés que par des privilèges et non par des droits. Ceux-ci impliquent une structure légale, donc politique, mais la garantie d'accéder aux privilèges n'est jamais assurée puisqu'ils n'impliquent pas légalement une structure renforçante.

Donc, grâce à la politique, l'homme se donne la possibilité de viser la seule vraie forme de vie humaine,

12

Lorenne M.G. Clark, "Politics and Law", The Theory and practice of male supremacy, (non publié) p. 7

13

Ibid., p.8

"... celle qui est atteinte en public et non en privé..."¹⁴
 Nous pouvons déduire que l'effet de cette politique sur la "femme" en est un de privation puisqu'elle ne se voit pas dans la possibilité d'accéder aux "vraies valeurs" telles que l'homme les a définies. Hannah Arendt dans The Human Condition nous montre la portée psychologique et politique d'une telle idéologie sur le psyché féminin, lorsqu'elle dit que

La distinction entre le domaine privé et le domaine public égale la distinction entre les choses qui peuvent être dévoilées et celles qui doivent être cachées... Les femmes et les esclaves appartiennent à la même catégorie (celle de laboureur) et comme tel sont cachées... puisque leur vie est "laborieuse", dévouée aux fonctions du corps.¹⁵

Le fait de vivre une vie privée implique que l'on est privé des choses nécessaires pour une vie vraiment humaine. La "femme" est ainsi toujours reléguée à un niveau d'expérience biologique, elle ne possède aucune "vraie valeur" et ne peut donc pas accéder au domaine public. Il ressort naturellement que ce fait se trouve à la base de la suprématie masculine, idéologie qui doit être finalement contestée.

C'est certainement avec une grande lucidité que Fanon

14

Ibid., p.10

15

Hannah Arendt, The Human Condition, (University of Chicago Press, Chicago), 1958, p.30-31.

proclamait qu'on "ne peut vouloir le rayonnement de la culture africaine si l'on ne contribue pas concrètement à l'existence des conditions de cette culture, c'est-à-dire à la libération du continent."¹⁶ D'autre part, il est aussi lucide de conclure comme tant de féministes que "... toute révolution jusqu'ici ne représente que des coups d'état entre hommes".^{17*} Nous savons que dans toute société le pouvoir est aux mains des hommes. Cette constatation s'impose à l'évidence dès que l'on réfléchit que l'armée, la police, l'industrie, la technologie, les universités, la science, l'administration politique et la finance -- bref, toutes les avenues conduisant au pouvoir sont entre les mains des mâles. De plus, tout ce qui subsiste de l'autorité surnaturelle, de la Divinité et de son ministère, ainsi que l'éthique et les valeurs, la philosophie et les arts de notre culture est de fabrication masculine. Puisque l'essence même de la politique, c'est la possession du pouvoir, nous pouvons justement conclure que tout pouvoir retenu par la femme est superficiel et inefficace. Si l'on considère que le gouvernement patriarcal est une

16

Frantz Fanon, Les damnés de la terre, (Maspero, Paris) 1974, p.164-65.

17

Robin Morgan, "Rights of Passage", MS (septembre 1975, p.76.

REMARQUE: *Sauf peut-être la Chine qui intégra dès le début un mouvement de "réforme" vis-à-vis de la femme.

institution universelle qui soumet la moitié féminine de la population à la domination de la moitié masculine, les principes de base de cette domination seront selon Kate Millet double: "l'homme dominera la femme; parmi les hommes, le plus âgé dominera le plus jeune."¹⁸

Cependant, précisons que tout système ne fonctionne jamais à une efficacité de 100% puisqu'il existe toujours une distance entre le réel et l'idéal. Quoique le patriarcat en tant qu'institution soit une constante sociale qui imprègne toutes les autres formes politiques, sociales ou économiques, il présente aussi certaines divergences de la norme sur le plan historique et local. Dans les démocraties, par exemple, les femmes n'ont pas de fonctions publiques ou en ont si peu qu'on ne peut même pas parler de représentation symbolique. Dans le système aristocratique, qui met l'accent sur la propriété dynastique du sang, on laisse parfois une femme accéder au pouvoir. Nous devons aussi reconnaître qu'il existe maintes variations entre les systèmes patriarcaux qui englobent aussi bien le système socialiste de la Chine et de Cuba. La forme de ceux-ci

18

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.39.

est altérée et atténuée; n'empêche que le patriarcat existe encore dans ses pays "libérés".

Nous voyons aussi que, comme tout système de colonisation, le système patriarcal comporte des atrocités et des cruautés exercées contre la "classe" des opprimés. L'histoire patriarcale est pleine de barbaries que certains essaient de justifier en disant que ceci fait partie de leur culture. Mais, cette culture, nous venons de le démontrer, ne profite qu'aux hommes.

En faisant un court survol de plusieurs cultures, nous trouvons qu'en Islam le patriarcat fait respecter son interdit relatif à l'illégitimité et à l'autonomie sexuelle par la peine de mort. En Afghanistan et en Arabie Saoudite, la "femme adultère" est toujours lapidée jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Cette méthode d'exécution était autrefois répandue dans le Proche-Orient. Elle est encore tolérée en Sicile. Ajoutons qu'aucune peine n'était et n'est prévue pour le partenaire mâle, sauf dans certains cas exceptionnels dans la mesure où l'homme pouvait être accusé d'avoir attenté à la propriété d'autrui. Par contre, dans certaines classes et certaines ethnies, la société tolère que l'homme inflige des châtiments physiques sur sa femme et même sur ses enfants. D'autre part,

une certaine forme de "peine de mort" existe encore de nos jours. Le système judiciaire patriarcal, en refusant aux femmes le contrôle de leur propre corps, les force à avoir recours aux avortements illégaux*.

L'histoire du patriarcat nous offre aussi des scénarios parfois rédigés en sang: la pratique du sâti en Inde, la coutume qui consistait à bander les pieds en Chine pré-révolutionnaire, l'ignominie de la loi qui ordonne le port du voile en Islam et encore le mode de persécution si répandu que sont la séquestration, le gynécée et le purdah. Des phénomènes tels que la clitoridectomie, l'incision clitoridienne, la vente et l'asservissement des femmes sous une forme ou sous d'autres comme les mariages d'enfants, mariages forcés, le concubinage existent encore au Proche-Orient et en Extrême-Orient. La prostitution existe partout sauf en Chine populaire.

Les raisons évoquées à l'appui de ces manifestations d'autorité masculine ressortent de la mentalité patriarcale qui a inventé toute une série de rationalisations ayant trait à l'infériorité de la femelle. Ces croyances traditionnelles

REMARQUE: *Puisque l'avortement est illégal, il est difficile d'obtenir des chiffres. Les services officiels estiment que le nombre est de 2 à 5,000 par an. Ceci n'inclut pas le nombre de femmes en état de grossesse qui se suicident.

envahissent notre conscience et pèsent toujours sur notre pensée dans une mesure que peu d'entre nous reconnaîtraient volontiers. La "femme" du XX^e siècle est, elle aussi, imprégnée par ces croyances traditionnelles et les accepte comme étant normales.

C'est peut-être à cause de ce "consentement" que F. Ojo Ade se permet de dire que la polygamie n'est pas l'asservissement de la "femme noire" puisque, selon lui "... c'est acceptable, même désiré par la femme de l'époque décrite par Maran."¹⁹ Cette citation nous montre que l'auteur n'a pas du tout examiné les conditions matérielles psychologiques qui ont amené les femmes à accepter cette institution.

Nous avons déjà vu que les idées qui façonnent la culture proviennent d'une vision masculine du monde. Donc, l'image de la "femme" telle que nous la connaissons fut créée par l'homme pour subvenir à ses propres besoins. Quelle que soit la source,

... l'antipathie sexuelle masculine a pour fonction de fournir un moyen de contrôle sur un groupe subordonné, ainsi qu'une rationalisation justifiant

19

F. Ojo Ade, "René Maran and the Racial Question", Black Images, Vol. 2, no. 3. 1974, p.22

la situation inférieure de la catégorie la plus basse, "expliquant" l'oppression à laquelle elle est plus soumise.²⁰

La reproduction donne à l'homme ce moyen de contrôle. Le rôle limité qui en résulte tend à arrêter la "femme" à un niveau d'expérience plutôt biologique, justifiant ainsi l'homme lorsqu'il se dit être le plus fort aussi bien que d'esprit que de corps. L'idéologie qui nourrit cet état, perpétue un système plus rigide et plus permanent que n'importe quel système de classe, de caste ou de ségrégation.

C'est pourquoi Maran, aux prises avec sa propre névrose d'homme noir éduqué dans la culture blanche, ne diffère pas des autres dans leurs perceptions de la "femme objet". C'est vrai que sa propre névrose l'amène à exalter la sexualité et la beauté de la "femme blanche" au-dessus de celles de la "femme noire" et que sa vision de la "femme" est tempérée par ce complexe. Mais, en dernière analyse, la "femme" est universellement à la merci de l'image qu'en fait d'elle l'homme. Il ne s'agit plus tout simplement d'une question de racisme; avant tout c'est une question de sexisme. Maran en tant qu'écrivain nous donne, peut-être sans même en être conscient, une image révélatrice de la condition

20

Kate Millett, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.61.

féminine.

En nous rapportant à son premier roman, nous aborderons une étude de la "femme colonisée" et des moeurs qui l'entourent. Nous examinerons le concept du "vrai" homme et de la "vraie" femme en démontrant la victimisation que la "femme" doit subir à partir des lois et des définitions patriarcales de sa condition humaine. Dans son deuxième roman, nous examinerons le phénomène de la "femme morcelée", en montrant que l'univers patriarcal pour assurer un contrôle précis sur son pouvoir ne permet pas que la "femme" soit un être à part entière. Pour ce faire, la vision masculine implique que toutes les femmes peuvent être codifiées suivant un schéma précis de valeurs imposées. Nous retrouvons ainsi la "femme" comme un être qui est soit "vierge", soit "mère", soit "putain", sa valeur en tant qu'être humain étant directement liée à cette échelle de valeurs "morales" qui lui est directement imposée par l'idéologie du système patriarcal.

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME COLONISEE

Le premier roman de Maran, Batouala, se situe dans un village traditionnel dont l'économie est basée sur l'agriculture et la chasse. La division des travaux se fait suivant le sexe de l'individu. L'homme s'occupe de la guerre et de la chasse, la femme s'occupe du reste, c'est-à-dire, de la maison, de la préparation de la nourriture, des enfants et de l'agriculture. Il est vrai que les travaux divisés strictement en fonction du sexe, doivent être critiqués. Toutefois, il est important de savoir qu'avant la venue des blancs, le travail de la femme africaine était égal en valeur à celui de l'homme. D'ailleurs, souvent elle n'était pas dépendante économiquement de l'homme pour assurer sa survie.

Les blancs, venus en Afrique, de pays où la femme était strictement inférieure, ont imposé un système de récolte commerciale et enseignèrent aux "hommes" les techniques de l'agriculture moderne. Pour l'homme blanc ,

" l'agriculture est naturellement le domaine de l'homme." ²¹

Suivant cette vision les hommes pouvaient "... devenir de meilleurs fermiers que les femmes".²²

²¹ Ruby R. Leavitt, "Women in Other Cultures", Women in Sexist Society, (New American Library, New York) 1972., p. 403.

²² Ibid.

Comme résultat de cette idéologie masculine, on donne à l'homme noir accès à des méthodes scientifiques en ce qui concerne l'agriculture. La femme n'est plus la productrice principale de la nourriture. Elle devient une aide soumise plus que jamais à l'autorité du chef de la famille. Donc le prestige de l'homme s'accroît et celui de la femme diminue.

Maran, soi-disant critique du système colonial, n'est pas conscient de l'importance de ce fait. Son roman ne nous offre qu'une seule remarque sur le lien entre la "femme noire" et l'agriculture que l'on retrouve dans le plaidoyer que fait Yassigui'nda à Bissibi'ngui. Elle lui dit:

Je ferai ta cuisine, laverai ton linge,
balaierai ta case, débrousserai et ensementerai
des plantations. ²³

Avant la venue des blancs, ce travail assurait à la "femme noire" une dignité auprès des siens. Maran l'évoque à peine. Le rôle contemporain de la "femme" ne touche qu'à des tâches de second ordre et ne peut pas lui conférer une dignité, jadis sienne.

Contrairement à ceci, la prouesse de l'homme est exaltée à travers tout le roman. Maran perpétue le mythe de "l'homme chasseur" et de la "femme gibier". Il est intéressant de noter que cette prouesse de "l'homme chasseur"

23

René Maran, Batouala (Albin Michel, Paris) 1938, p.135.

touche aussi au domaine des relations sexuelles. A maintes reprises Maran juxtapose les exploits guerriers de l'homme à ses exploits d'amoureux. Si bien que chez Maran la définition du "vrai" homme semble être celui qui aborde le sentier de la guerre et le sentier de l'amour sans en distinguer les différences. En effet, lors de sa première description de Batouala nous apprenons que

Ses exploits, qu'ils fussent d'amoureux ou guerriers, son habilité de vaillant chasseur et sa fougue se perpétuaient en une atmosphère de prodige. ²⁴

Dans le roman, ce genre de description "phallique" s'étend pour embrasser toutes les allusions faites sur le sexe masculin. Ainsi le rival de Batouala est décrit comme un homme qui

surgissait de la brousse comme un cibissi de son terrier, et s'avança vers les femmes de son mari. ²⁵

Suivant le principe de la suprématie masculine, tout homme est rival. C'est pour cette raison que Batouala

... lançait de cruels et soupçonneux regards sur Bissibi'ngui coureur dont la réputation n'était plus à faire, et qu'il jurait de surveiller de près dorénavant, pour l'avoir surpris au petit jour de guetter tout autre gibier que celui que guette un homme aimant la chasse. ²⁶

24

Ibid, p.20

25

Ibid., p.46

26

Ibid., p.69

D'autre part, cette citation nous révèle l'ambiguïté voulue de Maran qui nous renseigne énormément sur la perception de la "femme", caractéristique de l'homme. Bissibi'ngui est un "coureur" dans son comportement physique aussi bien que sexuel. Il court après un "gibier" qui au premier plan est un "animal" et au deuxième plan une "femme". Maran terminé cette citation sous le même signe de duplication, puisque le vrai homme est censé chasser une vraie "proie" au premier plan et une "femme" en dernier. Nous avons précisé que Maran a voulu cette duplication qui ressort d'un univers fantaisiste masculin, d'après lequel la "femme" n'est qu'un gibier, une proie que l'on traque et surprend. Pour l'homme qui adhère à cette fausse vision, le vrai mâle est Bissibi'ngui qui fait partie des "... mâles dignes du nom mâle, traquent les femmes du matin au soir, comme Mourou la panthère, l'antilope."²⁷ La "femme" est ainsi conçue comme faisant partie du royaume animal. Elle est une "bête" que l'on traque et comme de raison, elle n'est perçue qu'en fonction de ses qualités physiques, ses capacités intellectuelles étant ainsi niées. L'image de la "bête à traquer" que l'homme se fait d'elle devient l'enfer qu'elle doit subir et même rechercher afin de survivre.

27

Ibid., p.48

Le mythe du "vrai homme" que Maran aide à perpétuer n'est pas loin de celui qu'encouragent les commandants de l'armée américaine auprès de leurs troupes. Les soldats américains au Vietnam répétaient comme exercice d'entraînement:

This is my rifle (G.I. holds up M-16)
 This is my gun (G.I. touches crotch)
 One is for killing²³
 The other for fun

Comme chez Maran, les exploits guerriers sont associés aux exploits amoureux et la distinction entre les deux n'est jamais soulignée. Ceci nécessairement facilite la justification de tous les actes agressifs, y inclus le viol, qui sont perpétrés contre la "femme".

Dans cette vision masculine qui dicte que l'homme se définit suivant son agressivité, sa force physique et ses habilités de traqueur, où se situe la "femme" par rapport à cette définition? Naturellement, la "femme" est définie par rapport à sa passivité, sa soumission, sa pureté morale et sexuelle. D'autre part sa valeur correspond directement à sa "beauté" physique. Nous devons préciser que ce concept de la femme, tel que Maran le décrit, est fortement influencé par la culture occidentale.

Dans, Women of Tropical Africa, on apprend qu'avant la venue des pouvoirs impérialistes, la femme africaine

pouvait la plupart du temps exercer sa sexualité comme elle le désirait. Mais, une fois mariée, elle devait être fidèle, sinon elle pouvait s'attendre à être séquestrée, lapidée et même tuée. On comprend ainsi que la liberté sexuelle féminine n'est universellement qu'une illusion.

Chez Maran, cette illusion se renforce par le concept de la sexualité féminine qui doit être "innocente". C'est ainsi qu'il réussit à détruire avec l'emploi de ce mot toute la nature sexuelle de Yassigui'ndja qui dort

... la tête appuyée sur un billot, tranquille, nue, les mains sur le ventre et les jambes innocemment écartés. ²⁹

Peu importe à Maran, que cette femme ait vécue de longues saisons et qu'elle ait connu plusieurs hommes, lorsqu'elle montre son sexe, même inconsciemment, elle doit le faire avec innocence, telle une gamine. Puisqu'il choisit de décrire son héroïne, allongée sur son dos, les jambes "écartillées", il éveille chez ses lecteurs une image assez sexuelle qu'il choisit de qualifier "d'innocence". Tout ceci l'aide nécessairement à justifier sa propre fantaisie masculine qui dicte que toute sexualité féminine doit avant tout être "innocente". Ajoutons que ces deux termes se contredisent en ce qui concerne toute femme qui a connu des rapports sexuels.

Notre première perception de son héroïne se dévoile sur un plan d'inaction, de passivité et de non-conscience. D'ailleurs comme Miller et Mailer, Maran est aussi mysogène. Pour eux le couteau n'est pas nécessaire; ils n'ont qu'à manier leur plume afin d'arriver à dénaturaliser la "femme".

Dans sa première description de Yassigui'ndja, Maran essaie de se protéger en se cachant derrière son rôle de voyeur, de celui qui enregistre ce qu'il voit. Mais, nous ne sommes pas trompés par ces artifices des yeux qui ne cherchent qu'à reproduire, puisque c'est l'auteur qui choisit de rapprocher sa description de l'héroïne au chien du maître qui

Le plus souvent ... préférerait grogner sourdement sans bouger plus que Yassigui'ndja la favorite de Batouala, son maître. ³⁰

L'allusion est claire, Batouala est le maître des deux. Sur l'échelle de préférence, la femme n'est qu'à un rang plus élevé que le chien. Plus loin, Maran écrit:

... dans la vie d'un chef du village comme dans la vie de n'importe quel homme, un chien ne compte pas plus que les hennissements dont "n'bartja", le cheval, salue la bonne herbe qu'il mange. ³¹

Maran ayant auparavant juxtaposé sa description du chien à celle de Yassigui'ndja, le lecteur ne peut pas s'empêcher de réfléchir sur la valeur de la "femme" dans cet univers masculin.

30
Ibid., p.23

31
Ibid., p.26

De nouveau, Maran revient à Yassigui'ndja encore inconsciente et qui

... tâtait parfois ses mamelles flasques et ridées, qui ressemblaient à des feuilles de tabac séchées. 32

Cette citation nous intéresse pour plusieurs raisons. Premièrement, elle arrive directement après la description faite de ses jambes écartées "innocemment". Deuxièmement, l'auteur choisit de la dépeindre sous une fausse lumière sexuelle. Elle se tâte les seins, mais, réconfortez-vous, chers lecteurs, elle n'est pas consciente de sa propre "masturbation" puisqu'elle dort. Maran choisit de nous présenter son héroïne à la lumière d'une sexualité inconsciente. Il permet et pardonne cette sexualité chez la "femme" puisqu'elle dort. D'autre part Maran ne se contente pas de "pardonner" cette sexualité, il cherche plutôt à la détruire et même à la punir. C'est ainsi que les "mamelles" de Yassigui'ndja, femme pas trop âgée, qui n'a pas encore d'enfants, sont rapprochées à des feuilles de tabac séchées. Image très appétissante qui ne fait qu'éveiller chez certains lecteurs habitués à voir la "femme" décrite comme objet sexuel des sentiments de dégoût. C'est exactement ceci qui est arrivé à F. Ojo Ade qui répète cette description en ajoutant que Maran nous

montre encore une fois "... how low the black man is supposed to be...".³³ L'homme qui se respecte ne couchera pas avec une femme à la mort du mari de celle-ci, surtout si elle a des seins ridés. Ce que Ade n'a pas su voir c'est que Maran "punit" seulement un des partenaires "coupables" dans cette liaison, la "femme". Du fait même il est aussi responsable que Maran parce que son indignation s'arrête au niveau d'une critique sexiste. Maran pour lui n'a pas peint la "femme objet" noire par excellence! Pour lui, ceci l'amène à conclure que Maran perpétue seulement le mythe de l'homme noir à l'instinct animal. Il se pose ensuite la question, à savoir si la femme africaine est si "facile" à gagner. Il insiste sur la haute qualité morale de la "femme noire" qui se voit perpétuée par l'éthique sexuelle de la fidélité chez la femme mariée chez qui "la tolérance sexuelle est admise avant le mariage".³⁴ Il ne semble pas du tout conscient qu'il existe dans toute société l'éthique des "deux poids, deux mesures" et que c'est ceci qu'il faut critiquer. Mais après tout c'est comme la chanson qui nous dit que si "l'homme est fait pour la femme"³⁵, celle-ci

33

F. Ojo Ade, "René Maran and the Racial Question", Black Images, Vol. 2, no. 3 & 4, 1974, p.22.

34

Ibid., p.22

35

René Maran, Batouala, (Albin Michel, Paris), 1933, p. 95.

par la force de la répétition est encore plus faite pour l'homme:

Et la femme pour l'homme
 Et la femme pour l'homme
 Yabao
 Pour l'homme 36

En effet, comme cette chanson le suggère, la "femme" est créée par un univers masculin pour subvenir aux besoins de cet univers mâle. Si la "femme" est créée pour l'homme, mieux vaut qu'il y en ait plusieurs pour lui assurer l'assouvissement de ses besoins. Batouala, à cause d'un brouillard, se trouve ainsi dans l'impossibilité

d'apercevoir les cases où reposent ses huit autres femmes et les enfants qu'elles lui avaient donnés. 37

Dans un système patriarcal qui permet la polygamie ou le concubinage, comment se déroulent les relations entre femmes et comment la femme définit-elle son existence? Quelle est la portée psychologique de l'institution polygamique sur la "femme"?

Nous devons préciser que pour nous, le système polygamique n'est pas meilleur ou pire que le système monogamique. Tous deux sont des institutions qui servent à perpétuer la suprématie masculine au sein de la famille. Celle-ci reflète la société dans son ensemble; elle devient ainsi

36
 Ibid., p.95

37
 Ibid., p.31

une unité patriarcale à l'intérieur d'un tout patriarcal. La famille joue le rôle de médiateur entre l'individu et la structure sociale. La famille monogame ou polygame assure contrôle et conformité là où les autorités politiques et autres ne suffisent pas. Puisqu'elle est

l'instrument fondamental et l'unité de base de la société patriarcale, la famille et son rôle sont des prototypes; servant d'agent à l'ensemble de la société, non seulement la famille encourage ses propres membres à s'adapter et à se conformer, mais elle agit en qualité d'unité dans le gouvernement de l'Etat patriarcal qui gouverne ses citoyens par l'intermédiaire des chefs de famille. 38

On pourrait conclure que la "femme" se trouve généralement gouvernée par le seul intermédiaire de la famille, et n'a que peu ou pas du tout de rapports officiels avec l'Etat.

En ce qui concerne la polygamie, nous savons qu'elle est une institution assez bien intégrée dans les autres institutions de l'Afrique rurale. D'après le système tribal, les terres sont limitées par le nombre de personnes dans une famille qui peut les travailler. C'est pourquoi les dimensions des terres cultivables appartenant à une famille y correspondent directement. Précisons que les femmes contribuent beaucoup plus au revenu familial que le montant qui sert à les entretenir. Elles contribuent à ce système non seulement par leurs propres travaux mais aussi par les

travaux des enfants à qui elles donneront naissance. "Plus grand sera le nombre de concubines qu'un homme possède, moins nombreux seront les travailleurs à gage qu'il devra embaucher".

Nous savons qu'aussi récemment qu'en 1959 dans la Côte d'Ivoire maris et pères envoyaient leurs femmes et filles travailler gratuitement dans les champs de leurs créditteurs. D'autre part, les femmes sont souvent utilisées pour entraîner des hommes à travailler sans salaire dans les champs du père ou du mari. Précisons que la "femme" n'est pas toujours amenée dans le système polygamique par raison d'expansion des terres et pour payer des dettes. Souvent, elle est ajoutée aux femmes d'un ménage particulier afin de procurer pour le mari plus de temps libre. Ce temps libre est assez souvent consacré à la chasse qui est

... le plus favorisé comme moyen d'occupation dans les heures oisives des membres masculins d'un village .⁴⁰

Le système polygamique se trouve valorisé aussi du fait que les enfants représentent non seulement des avantages économiques mais servent aussi à rehausser la dignité et le statut de l'homme-père dans sa communauté. D'autre part, il se trouve aussi favorisé par le tabou que l'on impose sur

39

Ruby R. Levitt, "Women in Other Cultures", Women in Sexist Society (New American Library, New York) 1972, p.409

40

Ibid., p.415

la "femme" qui vient d'accoucher. Celle-ci ne doit pas avoir de rapports sexuels avant d'allaiter l'enfant. L'homme, au lieu de contribuer à l'entretien de cet enfant qu'il a aidé à mettre au monde, se voit plutôt encouragé à prendre une autre femme. Tout ceci ne fait que nier la responsabilité de l'homme dans la sphère de la reproduction.

Il faudrait ajouter que dans un système familial où la "femme" s'occupe en entier de la "reproduction", où elle accomplit tous les travaux domestiques, y compris le traitement de la nourriture et la cuisson en plus de son travail aux champs, elle est assez contente de recevoir l'aide d'une autre femme.*

Sous le système polygamique, les restrictions sur les rapports sexuels avant le mariage sont assez rares. Ceci ne veut pas dire que la conduite sexuelle de la "femme mariée" soit sans restrictions. "L'adultère" de la femme est permis si l'homme est impuissant. Pour des raisons économiques, "l'adultère" est aussi accepté si l'amant en question travaille pour le mari.

REMARQUE: *Leurs travaux incluent aussi les grains qui doivent être écosés, pilés et moulus. L'eau et le bois doivent être ramené à la maison. Elles doivent aussi collectionner les légumes et les fruits sauvages, aussi bien que travailler à des artisanats et aider à bâtir les maisons.

C'est aussi pour des raisons d'ordre économique que beaucoup d'hommes ne se marient pas ou remettent à une date future leur mariage, ce qui permet à la prostitution de fleurir. D'autre part, dans ce système, la "femme" est poussée dans le rôle de la mère, puisque sa valeur et son importance dépendent souvent du nombre d'enfants qu'elle a. Si, telle Yassigui'ndja, elle n'a pas d'enfants, elle doit toujours lutter pour protéger sa position. Avant tout, la "femme" est vue comme "reproductrice", sa valeur est une fonction de sa fécondité.

Dans cet univers créé en fonction des désirs mâles, comment se déroulent les relations entre les femmes? Le roman nous apprend que Yassigui'ndja est la favorite de Batouala en raison du fait qu'elle fut sa première femme. Batouala est le chef du village. Sa femme, tirant son autorité directement du pouvoir de Batouala, devient chefesse des femmes de ce village. En raison de ceci,

elle n'ignorait pas non plus que ses huit compagnes la haïssaient cordialement. ⁴¹

Précisons que son pouvoir, qui engendre cette haine, est illusoire puisqu'il dépend et provient du pouvoir de son mari. Même si elle représente quand même une autorité supérieure à celle des autres femmes, ceci ne sert qu'à

41

René Maran, Batouala (Albin Michel, Paris) 1938, p.47.

engendrer un climat d'hostilité.

S. Faladé se demande si des tentatives sérieuses ont été faites pour essayer de comprendre les implications psychologiques du système polygamique sur le psyché féminin. La femme habituée et socialisée suivant des normes polygamiques voit naturellement cette institution comme étant normale, désirable ou même juste. C'est d'ailleurs de la même façon que la femme occidentale perçoit la condition monogamique. Tout ceci revient effectivement à la question du "consentement" déjà discuté dans la première partie de cette étude. A partir de ce processus, Solanges Faladé fixe notre attention sur deux problèmes majeurs qui proviennent du système polygamique. D'après elle

... les relations entre femmes se concernent moins avec le sentiment qu'elles ressentent pour le mari, qu'avec la sympathie ou l'antipathie qu'elles ressentent envers les autres femmes. C'est le degré de confiance ou de manque de confiance qu'elles ont l'une pour l'autre, qui les permettent d'accepter ou de refuser de partager l'homme qui occupe le centre de leur vie. 42

Dans un tel climat, l'homme par raison du pouvoir qu'il possède sur la "femme" agit en tant que centre de gravité et force la "femme" à s'identifier toujours par rapport à un homme. Toutes les femmes deviennent par ce fait même

42

Solange Faladé, "Women of Dakar and the Surrounding Area", Women of Tropical Africa, (Berkeley, U. of California Press), 1971, p.225.

des rivales contre lesquelles on doit se protéger. Dans Batouala, cette rivalité, perpétuée nécessairement par les institutions patriarcales, nous est vite révélée. Yassigui'ndja la favorite est consciente du fait que les autres femmes de Batouala

"... la dénonceraient au moindre faux pas, à sa vindicte".⁴³

L'accord entre femmes dans tout système patriarcal n'est pas acceptable et encore moins dans un système qui permet la polygamie. Cet accord n'est pas possible, puisque le système de mariage est lui-même basé sur une hiérarchie de pouvoir qui sert à séparer les femmes entre elles. Cette hiérarchie sert à maintenir un climat de tension qui éclate souvent en conflits directs quand Indouvera, par exemple, s'en prend à Yassigui'ndja :

(elle) l'aurait frappée, mordue, griffée. Elle expectorait mille menaces pendant que ces compagnes la retenaient.⁴⁴

Une des insultes qu'elle lance à Yassigui'ndja se fonde sur le fait qu'elle n'a pas d'enfants. Dans la société africaine, comme dans toute société, la "vraie" femme est celle qui est mère. Toute société patriarcale

⁴³
 René Maran, Batouala (Albin Michel, Paris) 1938, p. 48.

⁴⁴
 Ibid., p. 74.

définit la "femme" à partir de ses capacités de reproduction. Puisque Yassigui'ndja n'a pas d'enfants, elle est pourriture. Son vagin, son utérus et ses ovaires ne sont eux aussi que pourriture, puisque l'enfant qu'elle a porté est mort. Il est intéressant de voir que c'est une femme qui l'insulte. Ceci peut se comprendre d'après le processus de la "socialisation" et du "consentement". A travers cette manipulation patriarcale la "femme" est amenée à se définir elle-même à partir de ce rôle. C'est pourquoi la favorite est perçue par Maran et par ses autres héroïnes comme étant dénaturée et instable. On l'accuse même ensuite, comme insulte suprême, d'avoir "... absorbé un "yorro"..."⁴⁵ afin de ne pas avoir d'enfants. Suivant l'idéologie patriarcale, si une femme n'a pas d'enfants ou si elle refuse d'accomplir son rôle de reproductrice, elle doit être punie. C'est ainsi qu'elle est reléguée au niveau d'une créature pourrie.

D'après les mythes créés et perpétués par le système patriarcal, cette femme n'est pas une "vraie" femme. Maran, qui ne questionne aucunement cette idéologie, donne à son héroïne la qualification de "pourriture". Il suit que, puisqu'elle choisit de s'évader de ses "responsabilités",

45

Ibid., p.74.

l'homme avec qui elle veut s'enfuir sera aussi marqué pour son crime. Il n'aura pas d'enfants d'elle.

C'est à l'intérieur de cette vision bornée par l'inégalité entre les sexes que les relations entre hommes et femmes s'établissent. La "femme" perçoit sa réalité comme étant

... le lit, les victuailles, le gâteau de manioc, l'homme, la danse et le tabac.⁴⁶

La "femme" vit une vie fermée, "privée"; par ce fait même on la considère comme inférieure. Cette condition d'infériorité la laisse susceptible de maints actes d'agression commise contre sa personne.

Nous ne sommes pas donc surpris de voir qu'au début du roman, une scène de viol se déroule. Ce viol s'effectue contre la personne de Yassigui'ndja. D'après la pensée de Batouala,

... bien qu'elle dormît encore, point n'était besoin qu'il la réveillât.⁴⁷

Deux mythes ressortent de cette citation. Il s'agit premièrement de la perception qu'a l'auteur de la "femme africaine". Pour lui, elle est l'exemple par excellence de la passivité féminine. D'ailleurs, il se réserve le privilège de percevoir sa propre sexualité comme étant

46

Ibid., p.75.

47

Ibid., p.32.

agressive et réservée. Suivant cette perception de la sexualité féminine, c'est l'homme qui montre "... aux femmes ce que nous savons faire d'elles"⁴³. Le deuxième mythe sexiste qui ressort de cette perspective, c'est que l'homme possède un choix souverain sur le corps de sa femme puisqu'il est "... son seigneur et son maître."⁴⁹ Selon le système judiciaire patriarcal, l'institution du mariage confère à l'homme le contrôle exclusif de la sexualité de sa femme. Elle ne peut donc pas se permettre de refuser ses avances. D'ailleurs son consentement n'est pas nécessaire et souvent, comme dans cette épisode, nullement recherché. Ceci réduit son lot à celui d'un meuble. Suivant les anciennes lois forgées par les anciens patriarches, la "femme" appartenait exclusivement à un homme, elle n'était pas un être à part entière. On envisageait donc pas le "viol" comme une question de refus ou de consentement de la part d'une femme. Historiquement, le viol a toujours été vu et est toujours vu comme étant un crime de propriété; un délit commis par un homme contre un autre. Il n'est jamais question de la dignité féminine ni du contrôle de son propre corps. C'est pourquoi, universellement dans le code judiciaire, une femme ne peut pas, du point de vue de la loi, être violée par son mari.

48

Ibid., p.44

49

Ibid., p.55

Susan Brownmiller, dans son étude détaillée sur le viol, nous donne une définition simple et précise de ce qu'est le viol.

Si une femme ne choisit pas consciemment d'avoir des rapports sexuels avec un homme et que celui-ci procède sans sa permission, l'acte n'est nul autre qu'un viol. ⁵⁰

Puisque Batouala s'engage dans un rapport sexuel, sans considération pour les désirs de sa femme, ceci constitue, selon cette définition, un viol. Cette forme de violence corporelle n'est justement pas la seule forme de violence institutionnalisée que la "femme" doit accepter. Dans la tradition des grands conteurs, Batouala nous fait part d'un autre incident :

... il y a deux ou trois lunes, ne voilà-t-il pas que cet animal d'Ouorro, saoul comme seul, un vrai blanc sait l'être, ne voilà-t-il pas que mon Ouorro s'avise de rouer de coups l'une de ses "yassis". Je vous assure par N'Gakoura que, pour ce qui est de rosser sa femme, on ne fait pas mieux. A yayaille! Il vous l'avait bien rossée, je vous le garantis. Elle n'était plus que plaies et bosses. C'était, à n'en pas douter, du beau travail. Le blâme qui veut. ⁵¹

Il termine cette histoire de la sauvagerie de l'homme contre la "femme" en se disant

Quel est celui de nous qui n'a jamais triqué

⁵⁰ Susan Brownmiller, Against our Will. Men, Women and Rape. (Simon and Schuster, New York) 1975, p.13.

⁵¹ René Maran, Batouala (Albin Michel, Paris) 1938, p.94-95.

l'une de ses femmes. Donc, jusque là rien que de très normal.⁵²

Nous n'avons pas l'habitude d'associer force et patriarcat; le système de socialisation de ce régime est si parfait qu'il ne semble guère avoir besoin de s'imposer par la violence. En règle générale, on considère comme des coutumes "exotiques" ou "primitives" les brutalités auxquelles il s'est livré dans le passé. Pour ceux qui persistent encore, elles passent pour être le produit des aberrations de certains individus, provenant d'un comportement pathologique, n'ayant ainsi aucune importance réelle. Mais Millet nous précise que

... comme dans le cadre de n'importe quelle autre idéologie totalitaire (à cet égard le racisme et le colonialisme se ressemblent assez) le contrôle serait imparfait, impossible même dans une société patriarcale, s'il ne pouvait s'appuyer sur la force, tant dans les cas d'urgence que dans la vie quotidienne, comme instrument d'intimidation toujours présent.⁵³

Typiquement, la force patriarcale s'appuie sur une forme de violence dont le caractère est spécifiquement sexuel et dont le viol est la réalisation la plus complète. En règle générale, le sadisme est mâle (rôle masculin) et la victime est femelle (rôle féminin). Dans le cadre du patriarcat les

52

Ibid., p.95.

53

Kate Millet, La politique du mâle (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.57.

réactions affectives que suscite la violence exercée contre la "femme" sont souvent ambivalentes. Par exemple, raconter des histoires, comme le fait Batouala, sur des femmes battues provoque souvent le rire et l'embarras et non le dégoût. Comme le dit Batouala, tout ceci est normal.

Naturellement ce qui n'est pas normal c'est de voir cette "victime", que Batouala qualifie de "drôlesse", se défendre. Tout surpris et même fâché, celui-ci nous apprend qu' "... au lieu de rester dans sa case, bien tranquille avec sa râclée..."⁵⁴ la victime a choisi plutôt de se plaindre au commandant. L'étonnement du protagoniste s'explique suivant le principe "... qu'une femme ne doit jamais se refuser au désir d'un homme".⁵⁵

Sous entendu, ce désir signifie non seulement des désirs sexuels, mais aussi toutes formes d'abus que l'homme désire lui faire subir. Notons que Maran ajoute "... surtout quand cet homme lui agrée..."⁵⁶ Mais nous savons que si cet homme qui lui plaît n'est pas son mari, les joies qui lui sont réservées sont celles de l'adultère. Sur ce sujet,

54

Ibid., p.95. (C'est nous qui soulignons.)

55

Ibid., p.47.

56

Ibid., p.95

Yassigui'ndja nous renseigne gentiment lorsqu'elle s'exclame

Mieux vaut même "mbroana" la lèpre, que
les peines cruelles réservées à l'adultère. 57

La "femme" vit dans ce roman, et en réalité même sous l'emprise de la force patriarcale, soit directement ou soit indirectement par le processus de l'intimidation.

Examinons un peu ce que l'on réserve pour Yassigui'ndja, adultère, dans son plaidoyer adressé à Bissibi'ngui, son amant. Les gens du village savent que le père de Batouala est mort à cause de ce "crime sexuel". Puisque la "femme" doit chercher à être protégée par un homme, elle dit à son amant.

Protège-moi Bissibi'ngui. Protège-moi.
Si tu ne te mets pas entre eux et moi,
ils me tueront. 58

Voici l'exemple d'une femme qui doit se soumettre à un système judiciaire masculin (le sorcier) que le mari influence, et qui doit, pour se sauver, rechercher la protection d'un homme. Son sort, comme nous le voyons, est exclusivement entre les mains d'hommes. C'est sa seule défense si elle ne veut pas qu'on la force à boire du poison, à avoir du lacher versé dans les yeux, à se faire lapider et à se faire plonger les mains dans l'eau bouillante, à se voir poser un

57
Ibid., p.59.

58
Ibid., p.133.

fer rouge sur les reins, à se faire crever de soif et de faim, et, comme pièce de résistance, à être enterré vivante près de son beau-père. Le fils de celui-ci désire la mort de Yassigui'ndja puisqu'elle le "trompe" avec un autre. Il suit qu'il veut se faire dédommager "... du préjudice qu'on lui a causé en usant de son bien." ⁵⁹ On peut être certain qu'il n'hésiterait pas

... à se fonder sur les vieilles coutumes bandas et à réclamer leur stricte application pour supprimer ceux qui se hasarderont à rapiner sur ses terres, il voulait être le seul à les ensemençer. ⁶⁰

La "femme" est comme toutes ses autres possessions; personne d'autre ne doit y toucher. Notons que généralement aucune peine n'était et n'est prévue pour le partenaire mâle. Sauf dans des cas exceptionnels, l'adultère masculin n'est pas considéré comme un délit, excepté dans la "mesure où l'homme pouvait être accusé d'avoir attenté à la propriété d'autrui." ⁶¹ C'est le cas dans ce roman, et comme punition

59

Ibid., p.47.

60

Ibid., p.47.

61

Kate Millet, La politique du mâle (Stock-Opera. Mundi, Paris) 1972, p.59.

Batouala envisage l'émasculation pour le "coupable". Puisque le "vrai" homme se définit dans l'univers patriarcal par la prouesse de sa verge, Bissibi'ngui sera condamné à vivre dans un néant. Il ne sera ni une "vraie" femme ni un "vrai" homme.

Nous voyons ainsi que l'univers patriarcal se base sur deux stéréotypes essentiels à sa survie. L'humanité se voit divisée en deux camps opposés qui opèrent sous l'influence d'une définition précise du "vrai" homme et de la "vraie" femme. Le "vrai" homme se définit par la prouesse de sa fougue et de ses exploits "guerriers" et la "vraie" femme se définit par la fécondité de ses ovaires et ses qualités de "victime". L'homme domine toute femme par droit de naissance et la femme ne se voit octroyée que des privilèges et non des droits. C'est de ce rôle assigné dès la naissance aux femmes que vient l'inégalité institutionnalisée des sexes. Cette inégalité est d'ailleurs codifiée à partir d'un processus de mystification et de stéréotypage qui entoure toute femme.

CHAPITRE DEUXIEME

LA FEMME MORCELEE

Dans Un homme pareil aux autres, qui semble d'ailleurs être un roman autobiographique, nous devons non seulement essayer de comprendre le cas des noirs mais de plus, nous efforcer à analyser le rôle de l'opresseur que l'homme joue auprès de la "femme blanche" et de la "femme noire". Ici, le protagoniste et l'auteur se confondent puisque tous les deux ont totalement investi la culture européenne facilitant ainsi notre approche au problème de la "colonisation intérieure" chez la femme. Pour arriver à faire l'analyse de l'univers de la "femme" chez Maran, nous procéderons de la façon suivante. Nous aborderons le problème de Jean Veneuse que Fanon qualifie comme étant un "négatif-agressif" pour montrer que le problème bien que raciste est toutefois plus que cela, il est aussi sexiste. D'autre part nous montrerons que Maran catégorise la "femme" d'après des stéréotypes qui sont projetés par l'idéologie de la suprématie masculine comme étant soit digne soit indigne et que sa "valeur marchande" d'après le système économique patriarcal est directement liée à son hymen. Nous aborderons le problème de la "femme" en quête de son identité à qui la société renvoie une image morcelée

d'elle-même. La "femme" n'est jamais représentée comme un tout, mais "comme l'addition des parties intéressantes de son corps."⁶⁰ Nous verrons aussi que la "femme" n'est pas seulement écartelée dans son corps, puisqu'elle est aussi isolée dans la famille et dans l'univers masculin qui lui assigne une place déterminée. Cette place déterminée, nous tenterons de la déchiffrer à partir d'une analyse des structures oppressives, des conditions qui permettent son existence et des "jeux" qui en ressortent afin de démontrer le mécanisme qui sert à perpétuer l'idéologie patriarcale masculine. De nos jours, l'idéologie patriarcale fut modifiée grâce au système impérialiste qui dicte que l'homme blanc est supérieur à l'homme noir et que la femme blanche est, elle aussi, supérieure à la race noire. C'est pourquoi tout ce roman se déroule sous l'emprise de l'éthique raciste aussi bien que sexiste.

Maran ayant accepté les valeurs inculquées par la civilisation impérialiste blanche, bien qu'étant lui-même noir, perçoit ainsi son héroïne noire comme une "femme indigne". Il est compréhensible que Jean Veneuse soit attiré par des "beautés blanches" car en dernière analyse

62

Un groupe de femmes, "La femme en morceau"
Libération des femmes, (Maspero, Paris) 1974, p.19.

c'est le système impérialiste qui dicte les prototypes de la beauté féminine à l'homme noir.

Frantz Fanon, dans Peau noire, masques blancs, fut le premier à analyser le racisme qui existe dans les relations entre l'homme noir et la femme blanche. Selon une analyse orthodoxe freudienne, il cherche à prouver que Jean Veneuse (nul autre que Maran) est un "négatif-agressif", un introverti. Fanon cherche à nous faire comprendre pourquoi Veneuse désire tellement prouver aux autres qu'il "... est un homme, qu'il est leur semblable".⁶³

Suivant cette analyse orthodoxe il va jusqu'à nous dire que

... c'est au coeur de son âme aussi compliquée que celle des européens que réside l'incertitude, qu'on nous pardonne le mot; Jean Veneuse est l'homme à abattre. Nous nous y efforcerons. ⁶⁴

En dépit de sa brillante analyse, Fanon n'a pas su voir jusqu'à quel point Jean Veneuse représente "l'homme à abattre", puisque son analyse se restreint tout simplement à une question de racisme qui s'établit entre l'homme blanc et l'homme noir. Il explique par exemple que

Le nègre coupable d'avoir couché avec une blanche est castré, le nègre qui a possédé une blanche est fait tabou par ses congénères. ⁶⁵

63

Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs (Edition du Seuil, Paris) 1925, p.53.

64

Ibid., p.53

65

Ibid., p.58

C'est dommage que Fanon ait omis de développer l'un des aspects si important du racisme, la violence que peuvent déchaîner les relations sexuelles inter-raciales, en ce qui concerne la "femme". Précisons que si l'homme blanc châtre l'homme noir ou si celui-ci est renié par les siens pour avoir couché avec une blanche, ces réactions doivent aussi être analysées suivant le concept de la "femme objet". Ceci est possible puisque tout homme croit avoir le droit de posséder les femmes qui sont de sa race. La considérant comme leur propriété privée, ils n'acceptent pas qu'elles soient "souillées" par un "inférieur", ce qu'ils interprètent comme une perte de leur propre pouvoir, comme une "dégradation". De même, sous l'influence des structures de la société impérialiste, l'homme noir punit son frère puisque celui-ci n'a pas su garder sa place dans cette relation subordination-domination.

Fanon cherche à démystifier les vieilles structures dans l'espoir de faire crouler l'emprise de l'impérialisme et donc de faire disparaître le racisme. Malheureusement, le problème ne se pose pas qu'à ce niveau. En ce qui concerne la question de race, Jean Veneuse devrait être considéré comme un être à part entière, mais néanmoins cela ne justifie pas le rôle universel d'opresseur de la femme qu'il perpétue dans ses actions, et que Maran perpétue dans ses écrits.

Rappelons-nous que tout système patriarcal place l'homme dans une position de suprématie en lui conférant les privilèges dès sa naissance. D'autre part, l'influence de l'Etat, de l'Eglise et de la Famille est si forte qu'elle ne laisse à la "femme" que deux possibilités de développement - le faux choix de devenir selon Françoise Giroux "mère" ou "putain", "digne" ou "indigne". Pour être digne, la "femme" doit jouer le rôle de la mère ou celui de la soeur ou celui de la confidente, mais avant tout elle doit jouer le rôle "factice" de la vierge. Ainsi on enlève toute possibilité à la "femme" d'exprimer et de développer sa vraie nature intellectuelle, sensuelle et sexuelle. Nous voyons que ces rôles dignes assignés à la "femme" sont tous asexuels. Celui de la mère consiste à sacrifier son propre développement au profit de ses enfants qui, par définition, sont des êtres asexuels. Celui de la soeur est d'établir des relations "pures" avec ses frères puisque les rapports sexuels entre frère et soeur sont tabous dans toute société patriarcale. Le rôle de la confidente symbolise l'amitié "pure", non "souillée" par des rapports sexuels. Dans ce système de valeurs, la "Femme Vierge" vient en premier, suivie de la mère, de la soeur et de la confidente.

Puisque le système patriarcal a refusé aux femmes le droit d'accéder au marché du travail, on a fait croire à la "femme" que son univers se restreint à celui de la cellule familiale et que pour être digne d'assumer le rôle de la mère, il faut garder l'hymen intact jusqu'au mariage. En effet, Reich, dans La révolution sexuelle, considère que la famille est le lien où se propagent et s'entretiennent les structures autoritaires et conservatrices, à partir desquelles découle le système patriarcal.

D'autre part, les femmes sont divisées entre elles par ce système qui associe leur valeur "marchande" à un morceau de peau. L'hymen, d'ailleurs, se trouve souvent détruit dans le cours normal du développement physique*. Mais la question que les hommes se posent le plus souvent à propos d'une femme, pour la catégoriser, est de savoir si "elle l'a ou elle ne l'a plus". Si avant de contracter un mariage, elle a perdu son hymen, même naturellement, alors, elle devient "femme indigne". Mais si elle est encore intacte, alors elle est digne, mais à la seule condition de ne jamais se laisser séduire, en action ou en pensée, par le "phallus" d'un homme autre que celui dont la loi a fait son mari. Toute femme qui refuse les règles imposées par ce

REMARQUE: * La danse, la natation et même la pratique de l'équitation peuvent toutes servir à "dépucceler" une jeune fille.

système de valeurs, ou en d'autres termes, celles qui se permettent d'exprimer, consciemment ou inconsciemment, leur nature intellectuelle et sexuelle (nature que l'homme décrit comme agressive) sont vues comme des "femmes indignes". Nombreuses sont celles qui entrent dans cette catégorie: les filles-mères, les femmes adultères, les femmes célibataires, vierges ou non-vierges, les femmes qui avortent aussi bien que les prostituées et les femmes non-blanches.

Toutes ces femmes sont des marginales, la société les ayant sanctionnées pour avoir refusé d'une façon ou d'une autre la suprématie masculine. Les femmes autres que blanches sont doublement opprimées par la fonction même de leur pigmentation, permettant ainsi à la suprématie masculine blanche d'être l'idéologie dominante.

Le système patriarcal ayant rejeté, dans tous les systèmes capitalistes, la femme du marché du travail ne lui laisse comme seule valeur marchande économique que la valeur de son corps. Elle "vend" sa virginité et son esprit par le mariage et son corps dans la prostitution. La prostitution n'étant qu'une des conséquences logiques de ce système économique qui trouve pour beaucoup sa justification dans l'éthique de la suprématie même de l'homme.

D'ailleurs

la déchéance dans laquelle la prostituée est maintenue et se maintient, l'attitude punitive

adoptée par la société à son égard, ne sont que les échos d'une civilisation dont le comportement général envers la sexualité est absolument négatif et qui attache des peines importantes à la promiscuité pour les femmes, mais non pour les hommes. ⁶⁶

Ajoutons que quelle que soit l'attitude officielle de toute société, la prostitution existe et ne peut prospérer que dans une culture qui accorde à l'homme la suprématie. La perception de la "femme" qu'à Maran vient confirmer ces observations. Pour lui, les femmes ne rentrent que dans trois catégories: vierge, mère ou "putain". Ces trois images de la "femme" bien que incomplètes sont toujours fixes. La "femme" est digne, donc vierge ou mère ou elle est indigne, donc adultère ou prostituée. Dans la catégorie de la "femme indigne" entre aussi toute femme qui n'est pas blanche, mythe perpétué par le système impérialiste, qui dicte que

... les différences réelles entre Noirs et Blancs tiennent à la pigmentation de la peau, aux traits du visage, aux cheveux, etc... ⁶⁷

Ce processus est naturellement utilisé comme moyen de contrôle par les impérialistes blancs qui cherchent à diviser les gens de race blanche et noire, leur faisant ainsi oublier les problèmes qu'ils ont en commun. D'autre

66

Kate Millet, La politique du mâle (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.141.

67

La libération de la femme (Editions Grammont, Paris), 1975, p.13.

part ce processus assure la suprématie de la race blanche et de sa culture.

Dans notre monde masculin, l'écrivain aide à perpétuer l'image que la société se fait de la "femme" et René Maran ne fait pas exception puisque nous retrouvons dans Un Homme pareil aux autres la catégorisation de la "femme" déjà décrite. Ainsi son protagoniste déclare que ses premiers élans amoureux allèrent vers une femme peu belle:

... de cinq à six ans plus âgée que moi, elle n'avait que la beauté de l'intelligence. ⁶⁸

Alors qu'il est jeune, l'homme qu'est devenu Jean Veneuse utilise déjà le concept que la femme intelligente ne saurait être belle. Les bases du stéréotypage existent dans l'esprit du héros, donc de son créateur. Nous ne sommes pas surpris de voir qu'avec l'âge, notre héros continue à percevoir la "femme" suivant des images préconçues.

A travers ces stéréotypes, l'écrivain catégorise la "femme" par les portraits qu'il en fait, c'est ainsi qu'il nous donne une description minutieuse du visage de la "femme digne" alors qu'il ne fait que décrire en détail le corps de la "femme indigne". Ainsi, Andrée est décrite comme étant

... plutôt jolie -- Cheveux acajou sombres

coupés à la Minou. De beaux yeux bleus, une petite bouche aux lèvres rouges comme une blessure fraîche.⁶⁹

Cette description pourrait s'appliquer à une statue de la "Sainte Vierge". Et bien sûr, Maran nous suggère au cours de son roman qu'elle est vierge. Il est important de souligner que nous n'avons qu'une description de son visage et que ce visage est représentatif de la beauté classique "blanche". Puisque cette femme est "pure", ce serait la souiller que de décrire une autre partie de son anatomie. Ceci est un exemple du mythe sexiste, de la suprématie masculine, qui permet à Maran de nier l'existence de la nature sexuelle de son personnage. Il est aussi facile pour toute femme de déchiffrer le message transmis par cette description. Notre sexualité est quelque chose de non-naturel et surtout quelque chose de "sale" qu'il faut absolument renier pour entrer dans la catégorie de la "femme digne".

Ce mythe de la "femme asexuelle" débouche sur le mythe de la "femme-mère" dont "l'horizon de l'existence se limite à ses enfants."⁷⁰ Celle-ci est donc complètement exclue de la société masculine. C'est dans cette catégorie qu'entre Madame Coulanges. Celle-ci bien qu'on ne fasse pas

69

Ibid., p.36-37.

70

, Libération de la femme, (Editions Grammont, Paris) 1975, p.35.

mention du fait qu'elle a des enfants, représente la mère par excellence, grâce à son attitude protectrice qui attire les confidences. La "femme-mère" est censée être mariée, et, ayant connu des rapports sexuels, elle se retrouve au second plan après la "Vierge" dans ce système de valeurs. C'est pour cette raison que ce personnage nous est décrit comme n'étant pas complètement "pure"; elle est "manipulatrice" "sournoise" et "sorcière". La mère devant être asexuelle selon la vision masculine, Maran ne juge pas nécessaire de nous faire ni la description du visage, ni la description de son corps.

L'auteur personnifie la "femme indigne" dans Clarisse, femme blanche. Bien qu'indigne cette femme est néanmoins supérieure à Adidja. On peut voir dans les descriptions de la vie de Clarisse, "femme adultère", que c'est surtout dans le domaine du comportement sexuel que le jugement est infléchi par des préjugés ancrés. Suivant ce jugement:

... les 'exploits' amoureux d'un homme marié seront considérés d'un oeil bienveillant et complice, alors qu'on aura tendance à considérer comme 'femme de mauvaise vie' l'épouse ayant une aventure.⁷¹

Puisqu'elle est digne par rapport à la femme noire

et indigne par rapport à la femme blanche, Maran nous décrit son visage aussi bien que son corps, Il choisit de lui donner l'âge où la "femme" est la "plus désirable" suivant l'éthique masculine.

"Trente ans, sans doute l'âge où la femme est la plus désirable. La volupté gonfle la pulpe de ses lèvres. Elle a des cheveux blonds cendrés. La double courbe de ses sourcils se rejoint à la naissance du nez. De gros yeux bleus, humides de lumières. Une gorge bien dessinée. Fines chevilles jambes admirablement faites. Baste! Elle ou une autre!"⁷²

Clarisse correspond en tous points au stéréotype de la beauté blanche classique. Ses lèvres gonflées par la volupté, sa gorge bien dessinée, ses fines chevilles et ses belles jambes sont autant de traits qui nous laissent entendre qu'elle ne vit qu'au niveau de ses sens. Elle ne possède aucune qualité intellectuelle, contrairement à Andrée, fille de poète et à Madame Coulanges, femme de son meilleur ami. L'exclamation "elle ou une autre!" n'est qu'une illustration de la "femme" considérée en tant qu'objet sexuel, interchangeable ou remplaçable. Cette représentation "... morcelée de la femme, dépossédée de son corps..."⁷³ sert de mécanisme de domination.

Il est intéressant d'étudier la façon dont Maran

72

René Maran, Un homme pareil aux autres (Editions Albin Michel, Paris), 1974, p.51.

73

Un groupe de femmes, Libération des femmes, (Maspéro Paris), 1974, p.20.

perçoit et décrit la "femme noire" dans Adidja, son héroïne.

Selon Léon Fanouilh-Siefer

nous avons vu que la peau noire apparaissait à certains écrivains comme un scandale, comme quelque chose contre nature; pour ces écrivains seule la couleur blanche garantit la propreté, la vertu, l'honnêteté et l'intelligence, seule elle garantit l'authenticité de l'être. ⁷⁴

A ce point, nous tenons à souligner le fait que Maran, ancien administrateur colonial, est coupable non seulement de la perpétuation du mythe sexiste dans sa projection de l'image de la "femme", mais en plus, il accepte et perpétue des mythes racistes contre sa propre race.

Seifer relève que les descriptions faites par les écrivains "racistes" s'effectuent d'une façon précise:

... si les personnages féminins d'un roman sont beaux nous pouvons la plupart du temps attribuer cette présentation des héroïnes au respect des vieilles conventions romanesques, encore que sur ce fait il faille distinguer -- en effet, les romanciers ne décrivent minutieusement leurs visages que lorsqu'il s'agit de jeunes filles de cette race Peulh qu'ils se plaisent à distinguer de la race noire, qu'ils se plaisent à considérer comme une race mystérieuse venue de l'Orient. ⁷⁵

74

Léon Fanouilh-Siefer, Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française, (Librairie C. Klincksieck, Paris), 1968, p.149.

75

Ibid., p.156.

Ces écrivains soulignent avec beaucoup d'intérêt

... la finesse des traits et du nez aquilin, la minceur des lèvres, l'absence du prognathisme nègre, l'ovale et la régularité du visage, la grâce du corps, la noblesse du maintien.⁷⁶

Ainsi, la femme noire acceptable bénéficie d'une description physique totale. Mais lorsque les héroïnes sont des noires authentiques,

si on veut les trouver belles, on ne regarde pas de très près leur visage et on considère à distance le corps, qui se révèle alors sculptural.⁷⁷

C'est suivant l'explication de Seifer que nous devons déchiffrer la description d'Adidja qui possède

... des reins souples et cambrés, taille harmonieuse, pieds petits, mains petites, doigts fuselés, quel âge pouvait-elle bien avoir? 15 ans, 16 ans peut-être.⁷⁸

Adidja est selon Maran une "belle" femme noire puisqu'elle possède des traits réguliers, qu'elle est jeune et délicate. Pour parfaire cette description, elle avait

... de beaux gros yeux, de longs cils courbés, un fin visage, d'admirables rires, un caractère doux, affectueux et confiant.⁷⁹

76
Ibid., p.156.

77
Ibid., p.156.

78
René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.225.

79
Ibid., p.226.

D'après cette dernière citation, nous voyons que Maran appartient à la tradition des écrivains dont les

... nègres sont toujours souriants ou en train de rire sans que le blanc (Maran) puisse démêler toujours clairement les causes exactes de leur hilarité, de cette gaiété qu'il a vite fait de juger puérile.⁸⁰

Les écrivains "racistes" voient en cette gaiété un prolongement de l'enfance dans la maturité physique. Ils ignorent ou n'admettent pas que cela fasse partie de la culture africaine. Cette dernière dicte qu'il faut éviter de déplaire à autrui en affichant sur le visage ses peines et ses chagrins.

C'est pourquoi, pour nous, Adidja symbolise la femme qui doit vivre sous l'emprise du système impérialiste dont les mesures répressives cherchent à projeter l'image de la "femme idéale" comme celle qui possède les caractéristiques physiques et mentales d'un enfant. Bien sûr, cela vient renforcer le mythe de la supériorité de l'homme, puisque la "femme" n'est qu'un ensemble de mythes et non un être à part entière.

C'est pourquoi le sexisme a fait des femmes.

80

Léon Fanouilh-Siefer, Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française, (Librairie C. Klincksieck, Paris), 1968, p.156.

... une race d'enfants, une classe d'êtres humains totalement dépourvus d'estime personnelle, d'autonomie et de confiance. -- Peut-être plus important il a permis que le faux devienne le vrai. ⁸¹

Suivant ce principe destructeur du "moi" féminin, une femme pourrait dire:

Je ne suis pas une réalité pour ma civilisation, je ne suis pas une réalité vis-à-vis de la culture qui m'a produite, je ne suis que l'ensemble de mythes, une remplaçante de mythe existentialiste. L'idée qu'on se fait de moi est réelle - la Séductrice, la Déesse, l'Enfant, la Mère -- mais moi je ne suis pas réelle. ⁸²

Les femmes, ayant accepté l'idéologie conditionnée par la suprématie de l'homme, se sont convaincues qu'elles n'étaient que des enfants et qu'elles n'avaient pas la capacité de se voir en tant qu'êtres indépendants, "agressifs" et possédant une capacité intellectuelle abstraite. C'est pourquoi la "femme" a toujours souffert de se voir imposer une image d'elle, déjà faite, qui paralyse sa volonté, qui lui fait renier l'existence de ses sens et qui intériorise, à un niveau effrayant, le mépris qu'elle a d'elle-même.

De nos jours, les sociétés patriarcales, pour survivre, ont dû faire certaines concessions vis-à-vis de

81

Vivian Gornick, Barbara K. Moran, Introduction de Women in Sexist Society, (New American Library, New York), 1972, p.20.

82

Ibid., p.2.

la "femme". Elle a maintenant le droit de divorce, le droit de posséder des biens et elle est citoyenne à part entière dans la plupart des sociétés. Mais nous devons préciser qu'elle n'est encore qu'une vassale puisqu'au mariage elle perd son nom*, elle est forcée souvent par les pressions sociales et religieuses d'adopter le domicile de son mari. C'est pourquoi le mariage, tel qu'on le connaît, ne peut être considéré que comme

un échange de services domestiques et sexuels contre l'obligation de l'homme d'entretenir sa famille. 83

D'ailleurs Engels avait déjà précisé au sujet de l'homme que

... ce système le place toutefois dans une position de suprématie que les lois bourgeoises ne feront ensuite que confirmer. 84

Néanmoins, il faut noter que le système patriarcal occidental a été très adouci par les concepts d'amour courtois et romantique. Il ne faut cependant pas exagérer

REMARQUE: *C'est d'ailleurs le nom de son père, puisque le nom de famille se transmet du père aux enfants, et seulement les fils ont le droit de le conserver. Ce n'est pas de même pour l'Afrique traditionnelle.

83

Un groupe de femmes, Libération des femmes, (Maspéro Paris), 1974, p.20.

84

Friedrich Engels, The Origin of the Family, Private Property and the State (Pathfinder Press, New York), 1972, p.81.

l'influence de l'amour courtois comme facteur de changement du rôle social de la femme.

Palliatif à l'injustice de la position sociale féminine, la chevalerie est également une technique destinée à la masquer. On est forcé de reconnaître que l'attitude chevaleresque est un jeu pratiqué par le groupe dominant, qui s'amuse à hisser ses sujettes sur un piédestal. ⁸⁵

On pourrait en effet conclure que l'amour courtois et romantique ne sont que des "dons" accordés par le mâle puisqu'il jouit du pouvoir absolu.

C'est pourquoi il faut tenir compte du fait que l'amour courtois et romantique ainsi que la galanterie font partie des "fonctions sociales" qui créent pour chaque sexe un code de conduite, de gestes et d'attitudes qui sont si bien utilisés par Jean Veneuse. Bien que noir il adhère à cette culture occidentale.

Nous cherchons aussi à démontrer dans notre étude que pour le patriarcat

la sexualité féminine a toujours été un lien commun fascinant ⁸⁶

déformé et masqué par la majorité des observateurs forçant ainsi la "femme" à devenir un objet sexuel livré à l'appréciation des hommes. Si la sexualité féminine est

85

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock, Opera Mundi, Paris) 1971, p.51

86

Germaine Greer, The Female Eunuch (Paladin, Great Britain), 1971, p.88.

mal représentée, c'est effectivement parce qu'on cherche à

... l'identifier à la passivité et que les caractéristiques qui sont appréciées et récompensées chez la "femme" se ramènent à la timidité, à la délicatesse et à la préciosité. 87

En effet la femme qui remplit les conditions dictées par le patriarcat, qui l'empêche de développer un goût prodigieux de la vie, est alors récompensée en devenant "femme digne".

Nous comprenons ainsi pourquoi

... les rares manifestations d'hégémonie de la femme ont généralement eu pour base des qualités "féminines" et ont suscité le désir de l'aimer, de la conquérir, de la posséder. 88

De plus, à certaines époques, la "femme" fut comparée à la Vierge et à l'âme! La femme devient une dame et l'homme son vassal. L'amante est lointaine et inaccessible. Il faut cependant ajouter que malgré cette surévaluation, la "femme" se voit elle-même conditionnée par cette image de la "féminité" puisqu'elle ne peut se définir qu'en fonction d'un monde masculin qui la perçoit en tant que "femme" digne ou indigne.

Cet univers se recrée dans Un homme pareil aux autres, puisque la seule femme irréprochable est Andrée, celle-ci étant avant tout "Vierge" donc "pure". Dans la société de consommation basée sur le principe du "marketing", la

87

Un groupe de femmes, La libération de la femme, (Laffont Grammont, Paris) 1975, p.30.

88

Ibid., p.61

virginité est toujours le produit le plus recherché. D'ailleurs l'hymen intact renforce la surévaluation de l'homme en tant que "maître". Celui-ci en pénétrant l'hymen est confirmé dans son rôle de maître puisque désormais il est le seul propriétaire de sa sexualité, ceci est conforme au concept de "deux poids, deux mesures".

A travers les siècles, l'homme ayant été avant tout un propriétaire, la femme est devenue une sorte de propriété privée mise à la disposition de celui-ci. Autrement dit le concept de l'amour romantique n'est autre chose qu'un moyen de manipulation émotionnelle que seul l'homme est libre d'exploiter, puisque suivant la vision masculine l'amour est le seul moment où la "femme" est à demi "pardonnée" pour ses exploits sexuels.

C'est pourquoi Andrée qui est "vierge", donc "pure", n'a pas besoin d'être pardonnée et c'est aussi pour cette raison qu'elle représente pour l'auteur et pour son protagoniste, l'image de la femme inaccessible que l'homme désespère de ne jamais posséder. Elle fait naître en Jean Veneuse le phénomène que Stendhal nomme la "cristallisation";

qui lui enseigne à jouir délicieusement de tous les délices que je découvre en celle que j'aime sans espoir. ⁸⁹

Jean Veneuse dit aimer sans "espoir" cette "femme vierge" qu'il ne peut nécessairement ni comprendre ni connaître suivant l'éthique romantique. C'est pourquoi il n'est pas capable d'analyser correctement les "grands silences" et le jeu de la "fausse modestie" que lorsqu'il s'impose, en grand martyr, une séparation physique. D'ailleurs, cette séparation donne libre cours à l'épanchement de son "angoisse". Celle-ci dans l'univers du romantique symbolise l'émotion suprême, celle qui agit sur l'être en tant qu'agent purificateur. C'est en effet pour cette raison qu'elle est recherchée avec autant de zèle et d'assiduité par le "romantique", qui se voit, pour autant, glorifié dans son rôle de martyr.

Pour ceux d'entre nous qui n'aspirent pas à l'univers mythique qu'est celui du romantique, ce rôle du "martyr" que s'impose le protagoniste grâce à ses "distances recherchées" ne peut représenter dialectiquement qu'une "fuite" provenant de la "mauvaise foi". C'est en conséquence de cette fuite que Veneuse s'exclame

"Vous... ce n'est que maintenant que je comprends nos silences et l'éclat vite éteint de certains de vos regards." 90

Cette révélation s'intègre à la vision romantique de l'amour, suivant laquelle les rôles joués par les deux partenaires sont déjà assignés. Tous les deux sont silencieux refusant ainsi tout échange à base d'intellect. Pour l'homme à qui l'on prédestine le rôle du "séducteur", et qui est à la recherche du personnage mythique qu'est la "vierge", la plus grande victoire qu'il puisse remporter c'est de gagner la "prime" de la femme -- son hymen. Toute autre possibilité d'échange perd nécessairement son importance face à ce jeu de "traqueur" et de "bête".

Pour la femme qui est complice dans ce jeu pernicieux, son rôle assigné est de conserver intacte l'image de la "femme vierge" inaccessible. La "femme" ainsi vénérée est forcée de jouer le rôle de la "petite fille", lui dérobant ainsi ses capacités intellectuelles. De surcroît, elle doit s'efforcer d'arrêter toute libre expression de sa sexualité. C'est ainsi qu'il faut comprendre les regards d'Andrée qui comme par "réflexe" s'éteignent rapidement. Tous les deux doivent, afin de protéger l'image toute faite de l'autre, se réfugier dans le silence, symbole de révérence dans cet univers romantique. En effet, devant la déesse qu'est la "vierge", Veneuse, tel un prêtre devant son saint sacrifice, se tut "... par crainte et par fierté..."⁹¹

91

Ibid., p.25.

Cette surévaluation de la "femme" permet de masquer le fait qu'on ne la considère que comme une inférieure. En outre, cette attitude de "crainte" et de "fierté" que possède Veneuse devant Andrée, implique que celle-ci sur un plan éthique est supérieure à l'homme. Puisque ce processus de la galanterie affectée transpose une "... prise de position politique en termes de morales, on pourrait donc imaginer que les femmes sont "meilleures" que les hommes."⁹²

Le vrai pouvoir politique que pourrait posséder la "femme" est ainsi morcelé, effrité et finalement réduit à une question d'ordre moral. C'est pourquoi elle ne peut qu'être exclue du vrai domaine du pouvoir qui pourrait lui assurer une position d'égalité dans toute société. Il va de soi, donc, que même si elle est censée être "moralement" supérieure à l'homme, sa définition d'elle-même et son bonheur doivent dépendre exclusivement du mâle. D'autre part, cette citation ci-dessous nous indique que la "femme" perçoit l'homme comme un "chevalier servant" d'après la tradition de l'amour courtois. Donc, Veneuse devient pour Andrée

le prince charmant, le sorcier de son bonheur,

92

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris), 1971, p.120.

le magicien capable de muer en aurores bleues
et roses, ses rêves les plus mélancoliques."⁹³

Elle nous révèle aussi que l'attitude dominatrice de
"l'homme-sujet" et l'attitude passive de la "femme-objet"
sont enracinées et avant tout entretenues grâce au climat
patriarcal qui favorise cette image des rôles de
"l'homme idéal " et de la "femme idéale".

L'homme, dans ce contexte, s'attribue le rôle de
l'agent actif et relègue à la femme le rôle passif,
projetant ainsi l'idée que le bonheur de la femme ne
dépend pas d'elle mais d'un "prince charmant", d'un
"sorcier", d'un "magicien". On pourrait ainsi croire
que les pouvoirs détenus par l'homme sont supérieurs à
ceux que pourraient posséder la "créature mélancolique",
qu'est la "femme". D'ailleurs la "créature mélancolique"
qui dit à Veneuse, "je compte beaucoup sur vous pour me
déchiffrer."⁹⁴ nous montre le processus de la vision
masculine du monde acceptée par les femmes qui sont
prêtes à admettre que seul un homme peut les définir
et leur donner leur "vrai" identité.

Cet état d'esprit est "naturel" puisque la science
elle-même est venue renforcer ce concept. Vers 1925, un

94

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin
Michel, Paris) 1947, p.92.

scientifique suivant les traces de Darwin assimilait les femmes aux races les plus primitives en estimant que la différence de capacité mentale entre l'homme et la femme dépendait d'un processus de sélection sexuelle qui se développait de la manière suivante:

L'homme le plus courageux, le plus fort, le plus ingénieux acquièrait la femme la plus jolie et saine. ⁹⁵

Selon sa théorie, les caractères se sélectionnaient progressivement et ainsi tendaient à accentuer le rôle

... intellectuel de l'homme et la fonction instinctive sensuelle de la femme. ⁹⁶

En plus de son rôle intellectuel face à la "jeune fille", "l'homme idéal" devient un corrupteur et un séducteur. Le concept qui dicte que la "femme" est la détentrice de la vertu implique inversement que l'homme qui aura des rapports sexuels avec elle la souillera. Ayant perdu sa chasteté, elle perd aussi son rang et elle ne peut retrouver sa dignité (d'ailleurs incomplète) qu'en devenant "mère", l'acte sexuel étant alors justifié.

Dans le roman, Madame Coulanges est un exemple de ce rôle "artificiel" et imposé qu'est celui de la "mère".

95

La libération de la femme, (Laffont Gammont, Paris) 1975, p.48.

96

Ibid., p.48.

En effet, Madame Coulanges n'a pas d'enfants, mais pourtant elle joue la mère envers Veneuse tout au long du roman. Elle le console, le protège et le conseille.

On voit que l'Eglise a beaucoup aidé à travers les temps à renforcer cette image de la "femme-mère", et aussi à faire croire aux hommes à travers l'épisode biblique D'Adam et Eve qu'ils étaient

... des demi-dieux qui perdirent la grâce divine à cause de la curiosité d'une femme. 97

L'homme voit toujours la "femme" comme la responsable de sa "chute", celle qui l'a corrompu, celle qui a commis la faute. Et ainsi même les théologiens, tel Tertullien, répètent

Femme, tu devrais revêtir les habits de deuil et des haillons, te présenter comme une pénitente noyée de larmes pour racheter la faute d'avoir perdu le genre humain. Tu es la porte de l'Enfer, tu es celle qui a bravé l'interdit de l'arbre de la connaissance, du bien et du mal, la première, tu as violé la loi divine, tu as corrompu celui que le diable n'osait pas attaquer de front, tu as été la cause de la mort de Jésus Christ. 98

Après sa "chute" l'homme, demi-dieu déchu, se trouve obligé de s'inventer un moyen pour se racheter; à travers les entrailles d'une nouvelle mère, la Sainte Vierge,

97

Marias Barreno, Horto, Da Costa, The Three Marias, (Doubleday, New York) 1974, p.57

98

Libération de la femme, (Laffont Grammont, Paris), 1975, p.44.

... cette sainte créature capable de connaître Dieu dans sa matrice, celui qui deviendra le rédempteur et qui sera connu -- Oh!⁹⁹ quelle subtile ironie -- comme étant le fils des hommes.

L'homme recommence à bâtir son monde, il fait appel à la "femme" en la dénommant "mère" et il en fait le dépôt du bien et du mal, il lui donne comme rôle la défense et la promulgation de l'ordre établi. C'est sous cette lumière que nous devons envisager l'image stéréotypée de Madame Coulanges.

Dès le début du roman, Maran nous la décrit ainsi:

... elle a été¹⁰⁰ ma volonté, mon réconfort et comme mon ange gardien.

Ce concept de la "femme" vue comme l'ange gardien, et assumant le rôle de sa conscience, a toujours existé. Cela permet à l'homme de réduire le rôle de la "femme" à un comportement limité sur le plan intellectuel comme sur le plan sexuel en lui affichant une fausse supériorité dans le domaine de la morale. Ainsi Veneuse dit de Madame Coulanges "qu'elle se conduit envers moi comme une grande soeur un peu maternelle."¹⁰¹

En effet, Madame Coulanges, étant mariée (à son meilleur ami), doit suivre cette seule conduite pensable et admise. Madame Coulanges

99

Marias Barreno, Horto, Da Costa, The Three Marias, (Doubleday New York) 1974, p.157.

100

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.80.

101

Ibid., p.80.

appartient à quelqu'un, puisque les lois patriarcales disent qu'on ne doit pas "convoiter" la femme de son voisin et surtout pas celle d'un ami. Il est alors logique que Veneuse, dans sa relation avec elle, nie toute sexualité puisqu'elle possède déjà un maître. On comprend alors pourquoi il la considère comme une soeur puis comme une mère.

Maran lui-même cherche à justifier l'emploi de cette image en demandant à ses lecteurs si après tout

... chaque femme n'est ... pas un peu la soeur ou la
maman de l'homme à qui elle s'intéresse. ¹⁰²

Cette citation est aussi révélatrice de l'état d'esprit masculin qui a jusqu'à maintenant dominé toute l'idéologie de nos sociétés et de nos cultures. Maran accepte et perpétue le concept que toute "femme amie" est asexuelle et est décrite en fonction de ce manque de sexualité par rapport à "l'homme ami".

D'autre part, une analyse plus poussée du rôle de la "mère" montre qu'une femme qui n'a pas d'enfants n'est pas reconnue comme une "femme totale". C'est pourquoi Madame Coulanges doit épouser le rôle de la mère vis-à-vis de Veneuse, et ainsi être acceptée auprès de lui. Elle devient la "femme" qu'on ne connaît qu'à travers un rôle asexuel. En d'autres mots, elle est celle qui n'a d'existence qu'en pensant aux autres et en sacrifiant ainsi son bonheur personnel aux besoins d'autrui. Ajoutons que, dans l'esprit du romancier, l'image de la mère n'est pas entièrement positive, nous démontrant une fois de plus la méfiance des hommes envers les femmes.

Au mythe de la "femme-mère" compréhensive s'ajoute celui de la femme "sorcière" ou "voyante". Ce fait peut se comprendre si on accepte que la "femme vierge" reste à jamais l'idéal, selon l'idéologie masculine. La "femme-mère" n'est plus pure, elle est déchue puisqu'elle a connu l'acte sexuel; il est donc normal qu'elle ait des défauts. Son rôle veut qu'elle soit accueillante et chaleureuse mais l'homme restera toujours méfiant envers elle puisqu'elle n'est plus "pure".

Souvenons-nous que dans les sociétés pré-patriarcales le symbole de la "mère" représentait le processus naturel de la reproduction, c'est elle qui établissait le lien entre la naissance, l'amour et la mort. C'est pourquoi Herbert Richardson accentue le fait que la "mère" symbolise en même temps:

... la matrice et le cercueil, à la fois, un pouvoir créateur et destructeur. ¹⁰³

Selon ce concept, aimer c'est admettre sa propre finitude biologique donc l'homme qui aime doit envisager sa propre mort.

C'est peut-être pour cette raison qu'au XIX^e siècle comme aujourd'hui la jouissance sexuelle de l'homme est souvent appelée la "petite mort".

De nos jours, un metteur en scène de génie, Fellini, vient étayer cette théorie dans son film, "Satyricon". Dans ce film, le personnage de la "mère" est incarnée par la sorcière Denothea. Celle-ci apparaît à Encolpius, le jeune héros, sous les apparences d'une jeune beauté exotique qui au moment même des rapports sexuels se transforme en une

vieille femme, laide, grosse, déformé, aux désirs insatiables, prête à le "dévorer", donc prête à le "tuer". Ceci montre que cette vision de la dualité féminine qui apparaît aux temps pré-patriarcaux reste vivace de nos jours.

C'est ainsi que Maran, comme Fellini et bien d'autres, perçoit la "femme" comme un être qui possède des défauts spécifiquement "féminins": la curiosité, la malice et des pouvoirs magiques malsains. Nous ne sommes donc pas surpris lorsque Veneuse se demande

Vais-je lui révéler mon secret et satisfaire sa curiosité. Non; mieux vaut me taire. Mais déjà elle insiste, parce qu'elle est femme et veut avoir confirmation de ce qu'elle croit avoir deviné. 104

Sa peur bien dissimulée de la "femme" se révèle lorsque Madame Coulanges lui suggère d'écrire à sa bien-aimée. Maran fait dire à Jean Veneuse que celle-ci: "... s'appuie sur ces derniers mots avec malice."¹⁰⁵ Pour les lecteurs, le seul mot suffit pour faire de Madame Coulanges une "femme castatrice", celle qui cherche à abattre l'homme.

Par ailleurs, elle possède des pouvoirs "magiques" puisqu'elle, se rend compte que Clarisse aime Jean par le fait qu'elle est "... femme voilà tout".¹⁰⁶ Elle est certaine qu'Andrée aime Jean simplement parce que son "... petit doigt (lui) a révélé qu'elle (l') aimait."¹⁰⁷ Pour

104
René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1937, p.34.

105
Ibid., p.59.

106
Ibid., p.75.

107
Ibid., p.73-74.

Maran, comme pour tous ceux qui adhèrent à l'idéologie de la suprématie masculine, la perception et l'intelligence n'entrent pas dans le domaine féminin. La "femme" perçoit son univers non grâce à son intelligence, mais à travers des processus mystérieux tels les rêves ou les visions ou même le "petit doigt".

Malgré la peur que suscitent ces pouvoirs "magiques", l'homme est capable de surmonter sa crainte irréfléchie de la "femme" dans la mesure où ce doigt "magique" fait peut-être peur mais reconforte aussi. Car il prouve que la "femme" n'a pas de "vraie" intelligence, puisqu'elle vit et perçoit toute réalité sans passer ^{par} le processus "masculin" de la réflexion et de la critique. Il est donc évident pour l'homme qu'elle est inférieure puisqu'elle est censée ne pas avoir ces qualités intellectuelles dites "masculines".

Maran donne un exemple de la vivacité de ce mythe au XX^e siècle, lorsqu'il fait dire à son protagoniste "... les femmes oublient vite et ne se rappellent que ce qui leur est agréable."¹⁰⁸ La "femme" est alors décrite comme un être incapable d'envisager les réalités concrètes de sa vie, ne pensant qu'à l'évasion. Ainsi, Maran aide à renforcer les hommes dans leur croyance de supériorité intellectuelle qui vient justifier leur "colonisation" de la "femme".

Si Madame Coulanges interprète ce qui se déroule devant elle avec l'aide de "son petit doigt", Clarisse ne s'en tire pas mieux.

Celle-ci est décrite comme un animal favori; avant tout "... elle est bonne, affectueuse et dévouée."¹⁰⁹ Maran trouve quand même un reproche à lui faire: elle n'a "... pour raison que la raison des sens."¹¹⁰ Nous savons que Clarisse, c'est l'adultère, donc une "femme indigne". Pour qu'une femme choisisse de transgresser la loi du mariage qui veut qu'elle soit fidèle, elle ne peut être qu'anormale selon la vision patriarcale. D'ailleurs, Veneuse en parlant des sens de Clarisse renforce ceci en disant:

Je crains fort qu'ils soient insatiables. C'est bien les sens! Il en faut bien sûr mais pas trop. Madame Demours en a trop.¹¹¹

Pour Maran, Clarisse est une nymphomane qui ne perçoit l'univers qu'à travers ses organes génitaux. Selon cette description, elle est donc dépourvue de tout intellect. Son corps seul est vivant et encore simplement au niveau des "instincts". Puisqu'elle n'obéit pas aux lois prescrites par le système monogamique, par exemple, la fidélité "sexuelle", on nie ses capacités intellectuelles, ce qui justifie pour Veneuse qu' "... elle ne peut être qu'un passe-temps."¹¹²

Toutes les cultures patriarcales tendent à réifier toutes les femmes. Les restrictions imposées à la "femme" dans le domaine de sa sexualité ont toujours été importantes et souvent nuisibles. Cette réification de la "femme" en tant qu'objet sexuel est un paradoxe

109

Ibid., p.75.

110

Ibid., p.75.

111

Ibid., p.75.

112

Ibid., p.78.

dans une société qui n'encourage pas la "femme" à jouir de sa sexualité. Elle doit d'ailleurs "souffrir" et avoir "honte" à cause de cette sexualité. C'est pourquoi une femme qui exerce sa sexualité hors du mariage, donc hors du concept de la maternité, doit être punie. Ceci restreint la sexualité de la "femme" à la reproduction. Si elle est "mère", elle est dépourvue de ses sens, telle Madame Coulanges. Si elle est "adultère", telle Clarisse, toute sa vie est gouvernée par ses désirs sexuels.

Ainsi Maran traduit l'exclamation de Clarisse en extase devant un paysage par ces mots:

Prends-moi. Je t'appartiens. Ce spectacle me transporte.
Je le traduis en désir. Il faut que je me donne à toi pour
exprimer ma joie. 113

Cette citation nous montre que pour l'écrivain "sexiste" la "femme indigne" ne peut réagir autrement que sexuellement devant toute émotion. Selon Maran, ce genre de femme ne fait pas de discrimination dans ses partenaires qu'elle ne perçoit qu'en tant qu'objets de plaisir pour satisfaire son appétit sexuel "anormal". L'auteur dit de la "femme indigne"

... qu'elle que soit leur confession, leur nationalité, leur race, qu'ils soient gras ou maigres, beaux ou laids, borgnes, tortus, déjités, malingres ou robustes, pour la femme que travaille le besoin, la curiosité ou le désir, les hommes ne sont que des fractions sexuelles qu'elles réduisent à un common dénominateur, le mâle. 114

113

Ibid., p.108.

114

Ibid., p.52.

Nous trouvons une description semblable de la femme dans le code Hindou de Manu.

La femme ne regarde pas si l'homme est jeune, ni s'il est beau, ni s'il est contrefait. C'est un homme et cela lui suffit; car la mer n'est jamais rassasiée de fleuves, ni le feu de bois, ni la mort d'être vivants, ni la femme d'hommes ... Dieu a créé la femme naturellement perverse, amoureuse de sa couche, de sa parure, désordonnée dans ses passions. 115

A ce niveau, la "femme" devient l'être insatiable qui prend et absorbe toute l'énergie du "mâle". C'est l'image mythique de la "femme castatrice". Une femme qui exprime honnêtement un désir sexuel ne joue pas le rôle de la "femme traquée" par "l'homme chasseur". Celui-ci, blessé dans sa fierté "mâle", la catégorise comme nymphomane; ainsi, Clarisse qui n'a pas su contenir son enthousiasme pour Veneuse, lui laissant entendre qu'elle le désire, devient soudainement une femme insatiable, celle qui perçoit et traduit tout à travers ses organes sexuels.

Pour l'auteur, la catégorisation de la "femme" suit un système encore plus sophistiqué. Il ne fait pas seulement la différence entre les femmes "dignes" ou "indignes", mais il introduit une catégorisation "raciste", mettant la "femme noire" en dessous de la "femme blanche". Certains sociologues, tels que Myrdal, Hacher et Dixon, ont montré que les êtres "racistes" ont tendance à attribuer aux femmes et à la race noire des caractéristiques en commun. Ils sont censés avoir une intelligence inférieure, ne posséder que des reflexes instinctifs,

donc sexuels, et avoir une nature gouvernée exclusivement par l'émotion. Tous sont censés être "primitifs", enfantins. En plus, ils sont tous capables de trahison. Les femmes blanches décrites par Maran possèdent toutes plus ou moins ces traits. Adidja, la "femme noire", les possède tous. D'ailleurs, on pourrait croire que celle-ci est une simple d'esprit puisque Veneuse prend plaisir à essayer "... de comprendre les babillements de son intarissable gaïeté."¹¹⁶ Il souligne l'ignorance de celle-ci en disant

... qu'elle avait un petit coeur ignorant les complications que j'ai acquises, un simple petit coeur naturel. Et elle m'aimait de toutes les forces de ce petit coeur-là. ¹¹⁷

Tous les adjectifs employés par Maran pour décrire Adidja sont diminutifs. Donc, comment ne pourrait-elle pas aimer et obéir à celui qu'elle est censée reconnaître comme étant "supérieur" à elle. Il est important de noter que pour Veneuse, Adidja n'est qu'un simple objet d'utilité qui lui permet d'assouvir ses désirs sexuels. Tous deux forment ainsi

"... Un de ces couples que seule l'oeuvre de chair unit momentanément de temps à autre."¹¹⁸

Veneuse ne diffère pas des administrateurs coloniaux blancs qui perçoivent toutes les femmes de pays colonisés comme n'étant que des

116
Ibid., p.225.

117
Ibid., p.226.

118
Ibid., p.172.

"putains" avec lesquelles ils s'amuse un peu, qu'ils blessent physiquement si cela leur plaît et qu'ils jettent de côté sans le moindre regret.

Nous voyons donc à travers toutes les descriptions de Maran, que la "femme" est un être morcelé et catégorisé suivant des images pré-conçues. Pour la "femme" ceci limite la possibilité de la réalisation de son "moi" féminin. "L'âme" tout comme le "corps" de la "femme" sont conditionnés en fonction des critères sociaux établis par le patriarcat.

Germaine Greer base sa thèse dans The Female Eunuch sur la mutilation de la "femme", mutilation qui se traduit en termes de polarité masculine-féminine. A partir de cette polarité, l'homme qui provient d'une culture patriarcale contrôle l'énergie en la dirigeant vers un pouvoir de conquête scientifique, technologique, économique et idéologique. Au niveau des relations hommes-femmes, on peut constater que les structures de ce même pouvoir de conquête existent.

Il faut ajouter que l'homme qui entreprend une "conquête" se voit placé devant une image confuse de ce qu'est la "femme". Celle-ci n'étant jamais un être complet, "l'homme conquérant" se trouve attiré par deux images contradictoires. Il est tiraillé entre la "vertu" et la "sexualité". On comprend ainsi pourquoi Veneuse nous confesse qu'il aime moralement Andrée dans Madame Coulonges et physiquement chez Clarisse. Il est normal, à partir de l'éthique masculine, que le protagoniste perçoive toute femme comme

'étant un alibi me permettant à moi-même le change, j'étudie Andrée en elles et apprend à la connaître par coeur.¹¹⁹

Les femmes sont de nouveaux réduites à l'état d'objet puisqu'elles deviennent un "prétexte" ou un "alibi" qui doit servir à l'homme pour connaître celle qui est "pure".

D'ailleurs nous savons que dans les sociétés patriarcales

'La définition de l'homme semble aller de soi alors que celle de la femme reste toujours problématique.¹²⁰

D'après cet énoncé, il est naturel que Jean Veneuse cherche à déchiffrer l'être "embryonnaire" qu'est Andrée, à travers toutes les autres femmes qu'il connaît .

A ce point, nous devons analyser comment se constitue la réalité féminine, comment la "femme" est reléguée au niveau "d'objet-enfant", et nécessairement quelles en sont les conséquences. Précisons que toute réalité est relative mais que le lot de toute femme reste toujours angoissant.

Le processus de la dépendance s'établit au niveau économique

119

Ibid., p.81.

120

Libération de la femme, (Laffont, Grammont, Paris) 1975, p.68.

REMARQUE: C'est ainsi que la "femme" devient "l'autre", qu'elle appartient à la catégorie du "négatif". Elle dépend aussi du monde de l'homme puisqu'elle lui est assujettie par le milieu, le travail, les intérêts économiques et sociales. Voir Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe.

aussi bien qu'au niveau de l'activité personnelle. La "femme" est forcée de dépendre dans une culture patriarcale sur l'homme. Celui-ci prend souvent les décisions à l'intérieur de la famille et les prend toujours à l'extérieur. Il éduque la "femme", l'habille, la protège physiquement et la conseille sur toutes questions d'ordre moral, politique, religieux ou physique*. Pour assurer son contrôle et la perpétuation de cette dépendance, l'homme a établi un système subtil de surveillance continue sur la "femme". Mais on ne peut que deviner comment la

... surveillance continue à laquelle la femme est
soumise tend à la rendre perpétuellement infantile. ¹²¹

Nous savons qu'avant son mariage la "fille-femme" est surveillée par ses parents, et qu'une fois mariée elle est à la charge de son mari. Si celui-ci se trouve dans l'incapacité d'accomplir ses "devoirs", c'est à un ami qu'il confiera cette "charge".

Ce système de surveillance a pour but principal de conserver intact l'hymen de la "fille-femme" avant son mariage. Après son mariage, la surveillance a pour but le contrôle sexuel de son corps. Tout ceci est nécessairement lié au fait que la famille patriarcale insiste sur la légitimité. S'assurant ainsi que les fonctions de la reproduction et de la socialisation des jeunes ne s'exercent qu'à l'intérieur de ses frontières.

REMARQUE: *Nous définissons physique au niveau de la reproduction et de la sexualité.

121

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.70.

On voit que dans la première description que l'auteur fait de Madame Demours

elle est la femme d'un de nos collègues du Tchad. Elle va rejoindre son mari. C'est son premier voyage. ¹²²

Pour ce premier voyage, son mari la confie aux soins de Dévanche, ancien collègue qui s'explique ainsi

(je) devais l'accompagner, m'occuper d'elle, et de ses bagages... ¹²³

Il est évident que le "collègue" représente relativement peu de danger par rapport à la "vertu" de Madame Demours. L'amitié entre les deux hommes sert à diminuer le risque d'une liaison sexuelle entre la "charge" et "l'ami", assurant ainsi la protection des "droits sexuels" du mari sur la femme.

Tout est naturellement voilé sous une "fausse politesse" et une "fausse aide" puisque ce jeu de la galanterie fait que la "femme" est

... constamment tenue, pour assurer sa survie ou son avancement, de rechercher l'approbation des hommes qui détiennent le pouvoir. ¹²⁴

Ce mode de surveillance qui tend à donner à la "femme" le rôle de l'enfant, revêt l'homme d'un air de supériorité et d'une attitude paternaliste à l'égard de toute "femme".

122

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.18.

123

Ibid., p.18.

124

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opéra Mundi, Paris), 1971, p.70.

A partir de ce sentiment de supériorité, Coulanges se permet de pousser sa femme vers Veneuse en disant: "Tiens, embrasse-là. C'est une bonne fille." ¹²⁵ Il se croit d'ailleurs obligé d'ajouter comme justification paternaliste qu' "elle a beaucoup d'affection pour toi, parce que tu le mérites..." ¹²⁶ Ces paroles servent à dévoiler pour nous l'image mythique de la "fille-femme" silencieuse. L'homme se donne le rôle de porte-parole. En plus, il joue le rôle du "père" en lui accordant la permission d'établir un contact physique avec un "mâle" autre que lui. Dans ce contexte la "femme" ne possède aucune possibilité d'estime et de dignité personnelles.

Si on la qualifie souvent de "fille" qui est "bonne", on dit aussi qu'elle est "petite" et on cherche trop souvent à l'affilier à la race féline* Notre Clarisse "s'étire parfois comme une chatte." ¹²⁷ Mais pour détruire l'image d'une indépendance qui pourrait nous venir à l'esprit, l'auteur ajoute avec malice

Je voudrais qu'elle restât ainsi longtemps sans souffler mot. ¹²⁸

¹²⁵
René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.95.

¹²⁶
Ibid., p.95.

REMARQUE:* Il est encore d'usage courant d'appeler une femme, quel que soit son âge, une "fille"; il y a une ressemblance étrange entre cette coutume et celle qui veut qu'on appelle les Noirs "garçon".

¹²⁷
Ibid., p.45.

¹²⁸
Ibid., p.45.

Toutes les femmes décrites au début de ce chapitre sont dépeintes comme des "filles-femmes" silencieuses. Andrée n'est pas vraiment vivante devant nos yeux de lecteurs puisqu'on ne la perçoit qu'à travers de courtes lettres. Elle ne peut être que l'image de la "femme vierge" que Veneuse désire incarner. Elle est "fille-femme" puisqu'elle est "pure". Celle qui est censée incarner le rôle de la "mère" qui parle, qui donne des conseils et qui réconforte, devient auprès de son mari la "fille-femme" soumise qui laisse instinctivement son mari parler pour elle. Clarisse, "femme adultère", devient une "chatte" silencieuse. N'étant même pas décrite en tant qu'être humain elle est congédiée à un univers exclusif de ses sens et de ses instincts. Malgré ses expériences "sexuelles", Adidja est toujours décrite comme une "fille-femme". Même si elle parle sans arrêt, Adidja est quand même "silencieuse", puisque Veneuse ne comprend pas ses "babillements intarissables".

Nous voulons préciser que les conditions qui ont instauré le système de la "surveillance" de la "femme", qui ont créé le mythe de la "femme" silencieuse, ont eu pour but de maintenir l'asservissement de la "femme" par l'homme. C'est avec le seul contrat légal reconnu, le mariage, que l'emprise de l'homme sur la "femme" s'est installé officiellement. Comme la coopération entre la famille et la société est essentielle (sinon les deux s'effondreraient) le destin des trois institutions patriarcales, Famille, Société et Etat sont liées. D'autre part, dans la plupart des formes du patriarcat la religion apporte son soutien à ces institutions. Nous savons que le catholicisme prêche que le père est le chef de la famille et le judaïsme délègue toute

l'autorité au parent mâle. L'Etat confirme d'ailleurs cette dominance à travers les impôts, le recensement et le passeport. Tous désignent le mâle comme chef de famille *. La "femme", créature marginale dans toute société, se voit ainsi réduite à l'état d'un enfant qui ne possède qu'un hymen pour assurer son futur. N'oublions pas que même ici, le système "d'échange" se conclut seulement entre homme "père" et homme "mari". Le plus souvent, cette tendance à la réification de la femme fait d'elle un objet sexuel et non un être humain ou une personne. Son statut de lui accorde qu'une valeur marchande qui la prive de ses droits humains. C'est ainsi que nous devons interpréter le statut d'Andrée lorsque Coulanges conseille à Veneuse de se précipiter chez "... le père de celle-ci qui en esprit déjà t'appartient et crie-lui en te frappant le coeur avec un bruit sauvage... Il faut qu'elle devienne ma femme."¹²⁹

Dans ce roman, nous trouvons également ce système d'échange universel dans le contexte cette fois-ci de la société traditionnelle africaine. Lors de l'interrogation de Nigaingar sur l'enfanticide, celui-ci nous renseigne sur le processus qui a fait Touyalta la sienne

Je payai à son père la dot habituelle: cinq cabris en chair, vingt courbailles ou couteau de jet, trente francs en pièce de cinq francs et de menus cadeaux. C'est ainsi que Touyalta devient ma femme.¹³⁰

REMARQUE: *Les femmes chefs de famille sont généralement considérées comme indésirables; leur existence est un symptôme de malheur ou de pauvreté et dans plusieurs cas "d'illégitimité" de leurs enfants.

129

Ibid., p.153

130

Ibid., p.189

Ces deux femmes bien qu'appartenant à deux sociétés différentes sont sujettes à l'autorité patriarcale qui est sensiblement identique .
 Touyalta est comme Madame Demours. sujette à une surveillance patriarcale.
 Cette fois, la fonction de "garde-chienne" est assignée au père qui promet lors du voyage effectué par son gendre de

"veiller sur sa fille comme sur la prunelle de ses yeux." 131

Le père n'avait pas réussi à remplir ses devoirs de "surveillant" durant l'absence de Nigaingar. A son retour, celui-ci nous dit que "ma femme ne m'avait pas été fidèle. Je m'en plains à son père." 132 Il réclama à Mgaldonome la dot qu'il lui avait versée lors du mariage de sa fille. De plus,

il se fâcha, déclarant à tout venant qu'il ne voulait pas récolter ce qu'il n'avait pas semé. Il manifesta même l'intention de se séparer à tout jamais de Toyalta à moins que ma nièce ne supprimât l'enfant qui allait naître. 133

Dans Sex, Culture and Myth, Bronislaw Malinowski attache l'étiquette du principe de légitimité à ce genre de raisonnement. Il nous explique d'ailleurs que l'emphase, suivant le code universel patriarcal, est sur le fait

... qu'aucun enfant ne doit venir au monde sans un homme - et un seul - qui joue le rôle du père sociologique. 134

131
 Ibid., p.189.

132
 Ibid., p.190

133
 Ibid., p.193

134
 Bronislaw Malinowski, Sex, Culture and Myth, (Harcourt, New York) 1962, p.63.

Auparavant il avait déduit que

Dans toutes les sociétés humaines, la tradition morale et la loi décrètent que le groupe composé d'une femme et de ses enfants n'est pas une unité sociologiquement complète. 135

Notons qu'il n'y a aucune raison biologique pour que la socialisation et la reproduction, les deux fonctions essentielles de la famille, soient inséparables d'elle. Ceci prouve comment le patriarcat est à l'intérieur de toutes les sociétés une force vivace, nous laisse entendre combien les membres de la famille sont sensibles à ses effets.

Puisque le mariage est la seule institution reconnue dans les sociétés patriarcales, où la stabilité économique de la "femme" est assurée et la légitimité de ses enfants est reconnue, la "femme" est souvent forcée de se lier à un homme pour des raisons autres que sentimentales. C'est le cas de Clarisse qui n'a pas une grande affection pour Demours. Elle s'est liée à celui qui "... l'avait tirée de la misère." 136 M. Demours lui assure avant tout une stabilité économique. C'est avec une férocité et une efficacité toute particulière que les institutions patriarcales assurent leur emprise économique sur leurs sujettes.

135

Bronislaw Malinowski, Sex and Repression in Savage Society, (Humanities, London), 1927, p.213.

136

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.117.

Dans la forme traditionnelle du patriarcat la "femme objet", dépourvue d'un statut légal, n'a pas d'existence économique réelle puisqu'elle ne peut rien posséder ni gagner en propre. Dans les sociétés patriarcales réformées, la "femme" a certains droits économiques pourtant le travail qui occupe deux tiers de la population féminine est un travail non payé. On conclut ainsi qu'en général la situation de la "femme" à l'intérieur du patriarcat est fonction de sa dépendance économique; c'est pourquoi leur relation vis-à-vis l'économie est

... aussi indirecte ou tangentielle que leur position sociale, obtenue (souvent sur une base temporaire ou marginale) par l'intermédiaire des mâles.¹³⁷

Suivant l'idéologie bourgeoise, le rôle de la femme est d'être le "meuble" que l'on étale avec toutes les autres possessions. Le statut de "meuble" implique que toute "femme" désirable doit être oisive; donc pour sa survivance elle doit dépendre d'un homme. Dans Un homme pareil aux autres ce concept ne s'applique pas aux seuls personnages Européens. Veneuse veut qu'Adidja soit recueillie par un autre mâle (Européen):

Je refuse à croire que tu puisses de nouveau consentir à gâter tes mains petites et belles aux ongles teints en rouge sombre par le sac exprimé du tabac, en retournant dans ta tribu, où il te faudrait pilonner le mil comme tu le pilonnais avant de venir me tenir compagnie.¹³⁸

137

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.54.

138

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.226.

Ainsi la "femme" pour survivre doit troquer sa sexualité soit légalement ou illégalement contre un soutien économique.

La société patriarcale n'offre à la "femme" que la possibilité d'être recueillie telle une chienne par l'homme. Celui-ci suivant le concept "mâle", lui rendra la vie "agréable". Cette vie "agréable" n'est qu'un mythe perpétué par la vision masculine et une idéologie bourgeoise. Néanmoins tous les hommes ^{en} tirent profit sinon économiquement, du moins sexuellement et psychologiquement.

Lénine était conscient de l'abrutissement de la femme:

"La femme est étouffée, abrutie, et humiliée par les infimes préoccupations de la vie domestique qui l'enchaînent à la cuisine et au soin des enfants, dispersant ses forces dans un travail inproductif, pénible, épuisant au maximum. 139

De plus, il ajoute que la véritable émancipation de la femme et l'authentique "communisme" ne peut commencer que

le jour où l'on entreprendra une véritable lutte totale contre ces obligations de la vie domestique, ou plus exactement lorsqu'on entreprendra de transformer cette vie en une grande entreprise socialiste. 140

Les aspects du patriarcat déjà décrits ont eu leurs effets sur la psychologie des deux sexes --le principal résultat étant l'intériorisation de l'idéologie patriarcale. Nous devons comprendre que

139

Lénine, tiré de Libération de la femme, (Laffront, Grammont, Paris), 1975, p.122

140

Ibid., p.124

Le statut, le tempérament et le rôle sont des systèmes de valeur aux ramifications psychologiques infinies. Le mariage et la famille avec leur hiérarchie et leur répartition du travail contribuent pour beaucoup à les imposer. ¹⁴¹

Quant au domaine de la "sexualité" féminine précisons que le principe patriarcal de la "fidélité" est le plus souvent prescrit à la "femme". Le poids de culpabilité qui s'attache aux choses du sexe dans le patriarcat repose pour la plupart

... sur les épaules de la femme qui est, culturellement parlant, considérée comme la seule, ou la plus coupable dans presque toute liaison sexuelle, quelles que soient les circonstances atténuantes. ¹⁴²

C'est tout le poids lourd de cette culpabilisation que l'on ressent derrière la question que Clarisse pose à Veneuse, après avoir couché avec lui. D'une voix timide elle lui demande : "qu'allez-vous penser de moi?" ¹⁴³

Dans cet univers angoissant où se trouve la "femme", le principe de la galanterie et de l'amour courtois ne vient que pour amortir le choc de l'aliénation féminine. La "femme" se voit dans une situation où sa pleine liberté sexuelle aussi bien que le contrôle biologique de son corps lui sont refusés par

141

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.70.

142

Ibid., p.70.

143

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.68.

... le biais du culte de la virginité, du système de 'deux poids, deux mesures', des interdits relatifs à l'avortement et du fait que, dans bien des régions, la contraception lui est physiquement ou psychologiquement inaccessible. 144

Les relations traditionnelles de subordination et de domination entre les deux sexes ont nécessairement influencé cette vision de la "sexualité" féminine. Celle-ci donne libre cours au concept de la "séduction" et du "donjuanisme". C'est ainsi que la "femme" ne se voit jamais offrir la possibilité de contrôler librement l'issue même de ses désirs sexuels. Même la décision en ce qui concerne l'endroit où aura lieu l'acte physique est prise par "l'homme séducteur" aidé par ses complices, tel que le garçon-infirmier dans ce roman. Ainsi Veneuse se croit justifié dans son attitude de maître lorsqu'il nous témoigne qu'il s'occupera seul de trouver une chambre libre.

Inutile de lui révéler que dès qu'elle m'aura quitté, j'irai m'entendre avec le garçon-infirmier et que celui-ci moyennant finances nous réservera une des chambres de l'infirmier. Ces détails ne regardent que moi. Je ferai ce qu'il faut. 145

Suivant la pratique des "deux poids, deux mesures", toute décision prise par la "femme" sur le contrôle de sa sexualité risque d'être une faute. Coulanges intervient dans la vie personnelle de Clarisse, lui annonçant: "Vous cachez mal votre jeu. Je vous vois venir. Vous finirez mal."

144

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p. 70.

145

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.52

146

Ibid., p.61.

Plus tard, il explique à Madame Coulanges que son intervention, "C'est pour empêcher qu'elle fasse des bêtises." ¹⁴⁷ Ce concept de la bêtise propre à la "femme" s'étend d'ailleurs pour embrasser toute activité à laquelle elle peut avoir recours sans recevoir l'approbation directe ou indirecte d'un homme. Il est facile d'être d'accord avec l'interprétation qu'en donne Roheim, d'après son analyse du mythe d'Adam et Eve, Il nous précise que chez la "femme"

La maturité sexuelle est tenue pour un désastre, pour une chose qui a privé l'humanité de bonheur... c'est là la raison pour laquelle la mort est apparue dans le monde. ¹⁴⁸

Soulignons le fait que l'introduction de la mort dans notre univers est, d'après la vision masculine, la responsabilité de la "femme". C'est d'ailleurs à partir de ce mythe que l'on justifie sa position de créature marginale due au rôle essentiel qu'elle est censée avoir joué dans l'accomplissement du péché originel. Cette version mythique de la "femme" que l'on présente comme étant la seule responsable des souffrances humaines et des connaissances du péché, fait partie de notre héritage culturel immédiat, en raison de la tradition judéo-chrétienne. Par conséquent, ce mythe se trouve souvent à la base des attitudes sexuelles, et même si depuis longtemps on a cessé de croire à sa vérité littérale, on le conserve sur le plan affectif. Nous comprenons ainsi

147

Ibid., p.61.

148

Géza Roheim, "Edén," Psychoanalytic Review, vol. XXVIII, New York, 1940.

pourquoi

La relation femme - sexe - péché constituera désormais le schéma de la pensée patriarcale en Occident.¹⁴⁹

Si la "femme" doit vivre sous un poids toujours présent de cette culpabilisation, il n'en est pas de même pour "l'homme séducteur" puisque la "chasse" à la "femme" est sanctionnée dans tout système trônant la "masculinité". On comprend aussi que, puisque la "femme" vit sous l'emprise des définitions patriarcales de "masculinité" et de "féminité", elle les accepte et les perpétue. C'est avec ironie que Madame Coulanges félicite Veneuse de sa nouvelle conquête: "Soyez fier de votre oeuvre! Vous en avez le droit."¹⁵⁰

Suivant l'image mythique de la "vraie conquête", la "femme" doit être complètement soumise vis-à-vis du pouvoir économique, sexuel et psychologique que le patriarcat impose. Elle apprend à être "l'ombre" de celui qui la séduit. Parfois, elle doit s'abaisser continuellement afin d'assurer sa prise sur "l'homme maître"*. Mais avant tout, elle apprend à intérioriser le mépris que l'homme a d'elle, caractéristique commune aux groupes à statut minoritaire.

L'existence marginale de la "femme" et le mépris personnel qui en ressort sont évidents, étant donné

¹⁴⁹ Géza, Roheim "Eden" Psychoanalytic Review, Vol. XXVIII, New York, 1940.

¹⁵⁰ René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.75

REMARQUE: *Weber nous apprend qu'au sens général le pouvoir, c'est-à-dire la possibilité de modeler selon sa propre volonté le comportement d'autres personnes, peut se manifester sous les termes les plus diverses.

le dénigrement systématique quoique souvent subtil, comme celui que la femme rencontre quotidiennement dans ses contacts personnels, dans les impressions que lui laissent les images et la publicité qui la concernent, dans la discrimination à laquelle elle est soumise en matière de comportement, d'emploi et d'éducation.¹⁵¹

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner devant l'image "sexiste" qui nous est présentée de Clarisse. Celle-ci est littéralement suspendue à la bouche de Veneuse. Maran lui fait dire

Vous m'intéressez savez-vous? Mais parlez donc! Vous ne voyez pas que je suis suspendu à vos lèvres, que je bois vos paroles.¹⁵²

La femme qui veut "gagner" l'attention d'un homme doit détruire son propre "moi" et s'efforcer de s'intéresser exclusivement au "moi" mâle. C'est ainsi que Clarisse peut conter sa vie d'un seul trait, ce qui cause de l'étonnement chez Veneuse qui ne croît pas que c'est "possible que toute une vie puisse se tenir en quelques mots."¹⁵³

Toute femme tenue en surveillance constante par le système patriarcal, ne peut que définir sa valeur et son histoire à partir des relations qu'elle a eues dans la famille et ensuite dans le mariage, s'il y a lieu.

151

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris) 1971, p.71.

152

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.65.

153

Ibid., p.64.

N'étant jamais permise de devenir un être à part entière elle ne peut devenir que l'ombre de l'homme à qui elle s'intéresse. Etant donné que Clarisse joue à merveille le rôle de la "femme effacée", leur liaison se déroule sans dispute et sans désaccord. Souvent, pour arriver à survivre dans un monde où l'homme "domine" et la "femme" est "soumise", celle-ci adopte une tactique de conciliation pour subvenir à ses besoins, c'est-à-dire qu' il faut

... prendre des manières engageantes ou suppliantes destinées à plaire, étudier les points faibles du groupe dominant et la meilleure façon de l'influencer ou de le corrompre; feindre la faiblesse et l'ignorance en faisant mine de réclamer des directives. 154

La "femme" qui reçoit son "identité" de l'homme doit avoir recours à ces jeux en restant toujours soumise vis-à-vis du "maître". Paradoxalement, vis-à-vis de la "femme" elle doit être comme Clarisse "... prête à dévorer pour suivre." 155 Elle est censée se défendre jàbusement contre les autres femmes pour conserver cette "fausse identité". Le monde de la "femme" étant créé en fonction des désirs des hommes, il va de soi que l'un des effets principaux du système de "classe" à l'intérieur du patriarcat est la jalousie entre femmes*. Puisque l'homme bénéficie le plus de tous les avantages économiques et sociaux cela lui

154

Helen Mayer Hacker, Women as a Minority Group, Social Forces, Vol. XXX, Octobre 1951.

155

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.75

REMARQUE*: Un très petit nombre de femmes se voient accordées un statut élevé qui ne sert que comme une espèce de répression culturelle sur les autres.

... permet d'opposer les unes aux autres, les femmes aliénées et d'en faire des rivales. 156

C'est ainsi que nous devons comprendre les larmes de Clarisse lorsqu'elle entend Madame Coulanges dire à Veneuse d'envoyer des cartes postales à Andrée. Plus tard, ces cartes deviennent un prétexte qu'elle utilise pour supplier Veneuse de ne pas

... l'injurier devant tout le monde en faisant exprès de parler d'elle. 157

C'est aussi à cause de la jalousie que Clarisse essaie de détruire l'image de Madame Coulanges que possède Veneuse. Elle lui apprend tout bonnement qu'elle a une plus belle poitrine. Clarisse, comme beaucoup d'autres femmes, apprend à percevoir sa valeur comme étant directement liée à la "beauté" des différentes parties de son anatomie. Andrée et Madame Coulanges deviennent les rivales de Clarisse pour l'affection de Veneuse. Il serait presque impossible pour ces femmes de se rapprocher et de discuter de leur oppression commune. La jalousie les détourne de la prise de conscience commune de leur oppression. Cette politique de "conquête par la division" permet l'existence d'une forme d'oppression la plus ancienne. Ainsi, la jalousie a traditionnellement opposé la ménagère à l'ouvrière, la matrone à la prostituée. Celles-ci échangent

156

Kate Millet, La politique du mâle, (Stock-Opera Mundi, Paris), 1971, p.53.

157

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.102.

toutes leur corps pour une certaine sécurité financière. L'existence même de la catégorie de "ménagère", de "matrone" et de "prostituée" n'est possible que dans la société où l'égalité entre hommes et femmes n'est pas acceptée et pratiquée.

Quelle que soit l'attitude officielle de la société, la prostitution ne peut que fleurir dans une civilisation où l'homme détient tous les pouvoirs. Comme nous le dit Engels, la prostitution

est une institution sociale comme une autre; (elle) maintient l'antique liberté sexuelle ... en faveur des hommes. Non seulement toléré en fait, mais allègrement pratiquée surtout par les classes dirigeantes, elle est condamnée en paroles. En réalité, cependant, cette réprobation n'atteint aucunement les partenaires masculins, mais seulement les femmes; on met celles-ci au ban de la société, on les repousse afin de proclamer ainsi, une fois encore, comme loi fondamentale de la société la suprématie inconditionnelle de l'homme sur le sexe féminin. ¹⁵⁸

Dans Un homme pareil aux autres, il y a de vagues références faites aux prostituées surtout aux "... petites femmes du quartier latin", ¹⁵⁹ femmes que Veneuse avait fréquentées *. Ce qui nous importe le plus dans notre étude est que Clarisse est souvent opposée directement à celles-ci. En effet, après avoir décidé de coucher avec Clarisse, Veneuse se laisse emporter par les souvenirs d'une jeune prostituée espagnole. Clarisse

158

Friedrich Engels, L'origine de la famille, de la propriété Privée et de l'Etat, (Editions Sociales, Paris), 1964, p.66.

159

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris), 1947, p.31

REMARQUE: * Aux yeux des hommes comme à ceux des femmes, il est clair que le sexe est réservé à l'homme et les prostituées ne constituent pas ici une exception. Le but de leur activité sexuelle n'est pas le plaisir - fait reconnu dès les plus anciennes définitions de leur fonction.

étant adultère, donc "femme indigne", il est normal que l'homme la considère comme "putain", qui devient la propriété de tout le monde lorsqu'elle est délaissée par son "homme". Comme de fait elle devient le sujet d'un conseil que Coulanges adresse à Faucheraux et à Moynac

Eh! Bien. Moynac et vous, vous n'avez qu'à coqueter avec la jolie Madame Denours, puisque Veneuse la délaisse ce soir. 160

Le "propriétaire" devant partir, la "femme indigne" ne peut être perçue autrement que comme un objet que l'on échange d'une main à l'autre.

Cette analyse est aussi valable pour Adidja, elle aussi "femme indigne" que notre "héros" délaisse. C'est d'un ton d'ailleurs paternaliste que celui-ci lui souhaite que tous les dons qu'elle lui avait

... apportés autrefois et que je t'ai rendus ce matin même, te fassent bien voir de l'Européen qui te recueillera. 161

La "femme", quelle qu'elle soit, doit échanger son sexe dans l'espoir d'être recueillie par un "homme-maître". Celui-ci lui assurera une "fausse" définition d'elle-même en lui accordant une "fausse" sécurité.

C'est pourquoi nous devons conclure qu'en réalité il n'existe aucune différence entre la "matronne" et la "prostituée". Comme Engels, nous sommes obligés de redire que le mariage serait toujours un genre

160

Ibid., p.86.

161

Ibid., p.226.

de prostitution légale. D'ailleurs

"... ce n'est qu'avec la disparition de la suprématie masculine, et l'accès des femmes au monde économique sur un pied de parfaite égalité et d'indépendance totale, que l'amour sexuel cessera d'être un troc fondé d'une certaine manière sur des contraintes financières." 162

Mais pour que cette suprématie masculine s'écroule pour de bon, il est impératif que le système impérialiste et capitaliste disparaisse. Celui-ci aide à perpétuer non seulement le "sexisme" mais aussi le "racisme". Le "racisme" fait que toute "femme noire", par vertu même de sa couleur, subit un processus d'humiliation qui est perpétué par l'univers "raciste" blanc. Le blanc peut se permettre, plus facilement, des gestes sexuels agressifs envers la "femme noire" considérée comme "putain". Maran, lui-même coupable de "sexisme" et de "racisme", trouve naturel que le commissaire de police

"... prend par la taille deux ou trois femmes Bangalaises aux pagnes ramagés, rit un moment avec elles, les caresse ou les chatouille en plaisantant et, du plat de la main leur donne des clagues sur les fesses." 163

Ce que l'auteur décrit comme étant une plaisanterie, le chatouillement, les caresses qui finissent en clagues, ne sont en réalité que l'extériorisation de l'agressivité sexuelle de l'homme. Pour nous ceci ne peut être considéré que comme une attaque contre la "sensibilité" et le "corps" de la "femme". Ce processus ne fait que réfléchir l'image méprisante de la "femme" qu'a la société.

162

Friedrich Engels, L'origine de la Famille, de la propriété privée et de l'Etat, (Editions Sociales, Paris) 1954, p.51

163

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.126

Si l'homme blanc définit la "femme noire" comme "putain", il est intéressant de noter que l'homme noir cherche souvent à se venger du "racisme" blanc en couchant avec une blanche. L'homme noir étant lui aussi sexiste perçoit la "femme blanche" comme la propriété du blanc. Ainsi, pour assurer sa "virilité", le noir doit souvent conquérir la blanche qui est la propriété du "maître" et donc "supérieure" à lui. Fanon nous apprend qu'un des soucis le plus constant des Antillais qui débarquaient en France était de coucher avec une blanche.

... Une fois accompli ce rite d'initiation à l'authentique virilité, ils prennent le train pour Paris. ¹⁶⁴

Grâce aux systèmes impérialistes blancs, l'authentique virilité est nécessairement celle que l'homme blanc représente auprès de la "femme blanche". Veneuse se pose le même genre de question:

"que les hommes blancs règnent sur le monde je m'efforce obscurément de me venger sur une Européenne de tout ce que ses ancêtres ont fait subir aux miens au long du siècle." ¹⁶⁵

C'est pour les mêmes raisons "racistes" que

"l'Européen ne tolérera qu'avec fureur qu'un nègre puisse aimer et se marier hors de sa race." ¹⁶⁶

164

Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs, (Editions du Seuil, Paris), 1952, p.58.

165

René Maran, Un homme pareil aux autres, (Albin Michel, Paris) 1947, p.185.

166

Ibid., p.26.

Ce processus vient servir l'éthique raciste qui abonde dans notre société, le résultat étant nulle autre chose que la perpétuation de la suprématie masculine et blanche. Nous avons montré comment le patriarcat reconnaît des catégories secondaires en ce qui concernent la "femme". Cette catégorisation se perpétue à travers la "classe", la "vertu", "l'âge", et la "beauté". Nous avons aussi montré que le patriarcat repose sur des structures oppressives qui donnent libre cours au "racisme". Donc si l'égalité de la "femme" veut être assurée, il nous faudra aussi détruire tout vestige de structure oppressive. D'ailleurs, comme nous l'apprend Charles Fournier,

... Le progrès et les changements des périodes s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté et les décadences d'ordre moral s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.¹⁶⁷

L'extension des privilèges des femmes peut ainsi être vue comme étant le principe de tout progrès social.

167

Charles Fournier, Théorie des quatre mouvements, (-----, Paris), 1808, p.180.

CONCLUSION

Nous avons vu que dans les sociétés patriarcales l'homme impose ses lois à la femme en vertu d'une "colonisation intérieure" considérée comme naturelle. Le pouvoir mâle, acquis dès la naissance, repose sur une longue tradition patriarcale qui semble le rendre indestructible. Qu'il s'agisse de l'armée, des partis politiques, des universités, de la science, ou de la religion, partout le mâle règne en maître. Il nous semble que par compensation ou comme masque de la condition féminine réelle, la "femme" s'est vue idéalisée, traitée en enfant et en poupée. Néanmoins, elle est toujours exploitée. Cette exploitation est souvent embrouillée par la promulgation de mythes mysogynes qui servent à conserver intacte la politique du mâle.

L'art à travers les siècles reflète cette misogynie enracinée dans les mythes précis qui entouraient les artistes de l'époque. Le but de notre étude a été de démontrer combien les mythes mysogynes qui abondent dans la société patriarcale sont repris par la majorité des écrivains issus de ce mode d'organisation sociale. La littérature misogyne, véhicule d'une hostilité masculine, est à la fois une exhortation et un genre humiliant qui limite sévèrement la croissance d'une "dignité" féminine. Son but, d'après une vision féministe,

semble être de retrancher plus solidement chacune des deux factions dans son propre camp. Cet ordre qui paraît naturel dans la société est repris dans la littérature. L'écrivain s'appuie sur des archétypes féminins que la société lui offre comme exemple. Selon ces stéréotypes la femme est soit digne ou indigne. Elle se définit et est définie à partir des rôles restreints qu'on lui assigne. On lui offre la possibilité d'être vierge, mère ou putain, associant ainsi sa "valeur" à un "brin de peau". Les romans de Maran ne font que refléter l'image morcelée de la femme que possède la société patriarcale. C'est pourquoi l'auteur définit la "femme" avant tout comme étant une créature passive, silencieuse et émotive, ne possédant aucune qualité intellectuelle précise. La femme se voit d'autre part reléguée, dans la société et dans ces deux romans, à une expérience exclusivement biologique, physique et privée. Du concept de la "virginité" au concept qu'ils ont de la "reproduction", la valeur d'une femme repose toujours entre ses jambes "écartillées". Par contre, l'homme se voit attribué des qualités "agressives". Sa masculinité se définit à partir de la prouesse de sa verge, de ses exploits guerriers et de ses exploits de "traqueur". En dernier lieu, l'activité dite masculine se déroule en public et non en privé.

Dans les cultures où règne l'inégalité sexuelle on peut constater l'apport d'une littérature misogyne. Nous trouvons justifiable de situer René Maran dans le cadre de ces auteurs qui, depuis des siècles, écrivent une littérature qui se concentre sur des traits qui furent qualifiés comme étant spécifiquement "féminins". Les attaques les plus féroces de Maran sont ainsi dirigées contre la "corruption" féminine. Surtout lorsqu'elle comporte comme chez Yassigui' ndja, Clarisse et Adidja, un élément de sexualité ou "d'impudeur". Les attaques misogynes de l'auteur visent aussi la "ruse" que possèdent certaines de ses héroïnes, Madame Coulanges étant l'exemple le plus saillant.

Ce qu'il y avait de remarquable dans les exemples de descriptions sexistes que nous avons examinés dans notre étude, c'était le rôle important que jouaient les concepts d'ascendance et de dominance, les rapports de subordination et domination. La condition féminine s'établit à partir de ce concept de dominateur-dominé aussi bien dans les rapports sociaux asexuels que dans les rapports sociaux spécifiquement sexuels.

Nous savons que le coït, quoiqu'il apparaisse en soi comme une activité physique et biologique, ne se pratique pas dans un "vide". Le coït, dans le contexte

plus large des affaires humaines, se voit présenté comme un microcosme chargé de toutes les valeurs et attitudes auxquelles souscrit la culture. D'ailleurs, comme le précise l'Article 3 du Manifeste des Bas Rouge (Redstocking), en plus de la relation d'inégalité qui existe entre les sexes, toutes les autres formes d'oppression comme le racisme, l'impérialisme et le capitalisme sont des extensions de la suprématie de l'homme. Celui-ci tire profit économiquement, sexuellement et psychologiquement de cette suprématie masculine.

Dans notre étude nous avons démontré comment Maran a repris les mythes racistes et sexistes que lui avaient légués ses oppresseurs. Comme de raison, Maran ne conteste pas la "mission civilisatrice" de la France. L'idéologie reçue et perpétuée par Maran est celle du système impérialiste occidental, plus spécifiquement, du système français. Celui-ci dicte que les Blancs sont supérieurs aux Noirs. Maran, un noir "civilisé", a accédé à la civilisation blanche et se différencie des indigènes noirs d'Afrique. C'est pourquoi les personnages noirs dans ses romans sont toujours décrits sous une lumière exotique. Il les présente comme des primitifs "heureux" qui ne pensent qu'à la danse, au sexe, au tabac et au manioc. Ceci n'est autre chose que l'application de la vision impérialiste blanche perpétuée par le système colonial qui sert à refuter la réalité de

la condition oppressive des noirs vivant sous le système.

Si "l'homme noir" n'est pour Maran qu'un "enfant" dont les seuls élans d'action se manifestent dans une frénésie sexuelle, la "femme noire" incarnée dans les personnages de Yassigui'ndja et d'Adidja ne s'en tire pas mieux.

Yassigui'dnja est censée avoir couché avec un blanc. Elle est "blanchie" et sa "valeur" est survalorisée. Elle représente toutefois pour les lecteurs l'image patriarcale de la femme passive. Si l'agressivité est la caractéristique de la classe dominante, la docilité doit être celle du groupe soumis. Pour Maran, ancien administrateur colonial, la "femme noire" est celle qui est sexuellement passive que l'on prend lorsque le désir nous frappe. Comme tous les autres administrateurs coloniaux, Veneuse a su se défaire facilement de sa "charge", selon la pratique du "mariage à l'indigène". Le concept de sa propre supériorité morale et mentale lui permet de délaïsser Adidja à son gré. Il souhaite seulement qu'elle soit recueillie comme un chien par son successeur. Elle représente ainsi pour nous celle que le système impérialiste force à devenir une "femme indigne". De surcroît, chez Maran, toute "femme noire" par vertu de sa pigmentation est indigne. Aucune "femme noire" ne peut espérer être la "femme idéale" dans cet univers sexiste angoissant.

La race se révélant en fin de compte l'une des variables de la politique sexuelle, il est nécessaire, surtout dans le cadre d'une étude qui se consacre à deux romans négro-africains contemporains, d'en préciser la portée. Traditionnellement, le mâle blanc a concédé à la femelle de sa race, parce qu'elle est "sa femme", un statut plus élevé que celui attribué au mâle noir. Maran, ayant souffert sous ce système de valeurs blanches, redonne à son protagoniste ce même sentiment d'infériorité. Jean Veneuse sollicite ainsi l'approbation de M. Coulanges en ce qui concerne la "femme aimée". Donc, le noir est l'être qui sollicite, et le blanc sollicité accepte de façon paternaliste de le conseiller. Notons que M. Coulanges accepte seulement d'aider Veneuse parce qu'il n'est pas noir, il est "excessivement brun".

On peut ainsi conclure que suivant une vision raciste et sexiste on nie à la femme comme à la race noire la possibilité d'accéder à une vraie dignité humaine. Ceci ne serait possible que dans le contexte d'une révolution sexuelle, économique et culturelle. Les immenses bouleversements sociaux qu'implique un tel changement radical nécessitent d'ailleurs une altération fondamentale de la conscience. Toutes les réalités sociales et psychologiques qui soutiennent les systèmes politiques et culturelles racistes et

et sexistes doivent disparaître. Pour ce faire, il est nécessaire d'abolir la tyrannie des catégories socio-sexuelles, des castes raciales et des classes économiques. Il nous semble que cette transformation profonde n'aura lieu qu'après une rééducation authentique de l'humanité. C'est à ce niveau que la responsabilité de l'écrivain entre en jeu. Son intelligence créative doit servir à faire écrouler les mythes que promulgue l'injustice sociale et non à les perpétuer, comme le fait Maran.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1. Romans de Maran

Maran. Batouala. Paris: Albin Michel, 1938.

Maran. Un homme pareil aux autres. Paris: Albin Michel, 1947.

Maran. Le coeur serré. Paris: Albin Michel, 1931.

2. Etudes Critiques sur Maran

Fanon, Frantz. Peau noire, masques blancs. Paris: Editions du Seuil, 1925.

Ojo-Ade, F. "René Maran and the Racial Question", Black Images, Vol. 2, No. 3. 1974.

3. Etudes Théoriques

La libération des femmes. Paris: Maspéro, 1974.

Paulme, ed., Women of Tropical Africa. Berkeley: University of California Press, 1971.

Un groupe de femmes. La libération de la femme. Paris: Laffont-Grammont, 1975.

Groupe de femmes. Women In Sexist Society. New York: New American Library, 1972.

Arendt, Hannah. The Human Condition. Chicago: Chicago Press, 1958.

Barreno, Horto, Da Costa, Marias. The Three Marias. New York: Bantam Books, 1974.

Beauvoir, Simone de. Le deuxième sexe. Paris: Librairie Gallimard, 1949.

Brownmiller, Susan. Against Our Will. New York: Simon and Schuster, 1975.

Bullough, L. The Subordinate Sex. New York: Penguin Book Inc., 1973.

- Dreitzel, Hans Peter. Family, Marriage and the Struggle of the Sexes. New York: Collier-MacMillan Limited, 1972.
- Engels, Friedrich. L'origine de la Famille, de la Propriété Privée et de l'Etat. Paris: Editions Sociales, 1964.
- Fanon, Frantz. Les damnés de la terre. Paris: Maspéro, 1974.
- Fanouilh-Siefer. Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française. Paris: Librairie C. Klincksieck, 1968.
- Firestone, Shulamith. The Dialectics of Sex. New York: Vintage Books, Random House, 1973.
- Fournier, Charles. Théorie des quatre mouvements. Paris: 1808.
- Greer, Germaine. The Female Eunuch. Great Britain: Paladin, 1971.
- Hays, H.R. The Dangerous Sex. Richmond Hill: Simon and Schuster, 1960.
- Malinowski, Bronislaw. Sex, Culture and Myth. New York: Harcourt, 1962.
- Malinowski, Bronislaw. Sex and Repression in Savage Society. Londres: Humanities, 1927.
- Mill, John Stuart. "The Subjection of Women", Three Essays. Londres: Oxford University Press, 1966.
- Millet, Kate. La politique du mâle. Paris: Editions Stock-Opéra, Mundi, 1971.
- Reed, Evelyn. Problems of Women's Liberation. New York: Pathfinder Press, 1969.
- Reed, Evelyn. Women's Evolution: From Matriarchal to Patriarchal Family. New York: Pathfinder Press, 1975.
- Reich, Wilhelm. La révolution sexuelle. Paris: Plow, 1968.
- Reik, Theodor. The Creation of Women: A Psychoanalytic Inquiry Into the Myth of Eve. New York: McGraw-Hill, 1973.
- Rogers, M. Catherine. The History of Misogyny in Literature. Seattle: University of Washington Press, 1966.
- Veblen, Thorstein. La théorie de la classe des loisirs. Paris: Gallimard, 1970.

Weber, Max. Tiré de la traduction de Max Rheinstein et Edward Shil intitulé Max Weber on Law in Economy and Society. New York; Simon and Schuster, 1967.

4. Articles de Revue

Arendt, Hannah. "Speculations on Violence", The New York Review of Books. Vol. 12, no. 4, (1969) 20-36.

Balandier, G. "Danses de sortie d'excision à Buffa Guinée française", Notes africaines. (1948), 11-12.

Beigel, Hugo. "Romantic Love", The American Sociological Review, Vol. 16 (1951), 320-331.

Clark, Lorenne. "Politics and Law", The Theory and Practice of the Ideology of Male Supremacy. (Inédit).

Culhane, Claire. "Women and Vietnam", Dimension. Vol. 10, no. 8. (1975) 4-9.

Evan, A. "Les propriétés malifiques et bénéfiques du sexe de la femme selon la croyance des Babamba et des Mindassa", Société d'anthropologie de Paris. Vol. 10, no. 8 (1939) 1-72.

Hacker, Helen. "Women as a Minority Group", Social Forces. Vol. 30 (1951), 15-35.

Jeffreys, M.D.W. "The Nyama Society of Ibibio Women", African Studies, Vol. 15, Issue I, 1956, 15-29.

Martin, Anna. "Women and Imperialism", Dimension. Vol. 10, no. 8 (1975), 19-26.

Menegrelis, T. "La sortie des initiés au pays Guerze", Notes africaine. Vol. 50 (1951), 44-46.

Menegrelis, T. "La sortie des jeunes filles excisée en pays Mano", Etudes Guinéennes, Vol. 8 (1952), 55-58.

Morgan, Robin. "Rights of Passage", MS, Septembre (1975), 30-39.

Roheim, Géza. "Eden", Psychoanalytic Review. Vol. 28, (1940) 72-76.